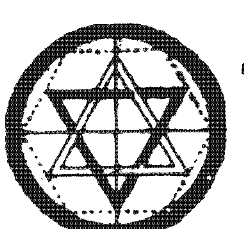
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études



PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ♀ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

55me VOLUME. — 15me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

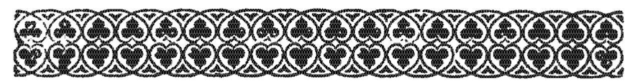
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phónomènes Psychiquos

ILLUSTRÉS

LES MOULAGES DE FORMES MATÉRIALISÉES

Il est peu dequestions qui aient soulevé plus de discussions que celle des moulages obtenus soit par le procédé d'Aksakoff, soit par les multiples procédés analogues.

Du moment que des formes matérialisées apparaissaient dans des séances et étaient vues de diverses personnes en même temps, on conçoit que l'idée soit venue aux expérimentateurs de garder du passage de ces formes une empreinte durable et persistante.

A cet effet, on a employé d'abord la photographie, et les résultats obtenus par William Crookes à ce sujet sont présents à toutes les mémoires. Mais la photographie soulevait encore des objections pour les personnes qui n'ont pas fait les clichés elles-mêmes. De là l'idée d'obtenir l'application des apparitions sur une substance qui conserve l'empreinte en creux de la forme et qui puisse ensuite être remoulée en plâtre.

Aksakoff a obtenu des moules de membres et de

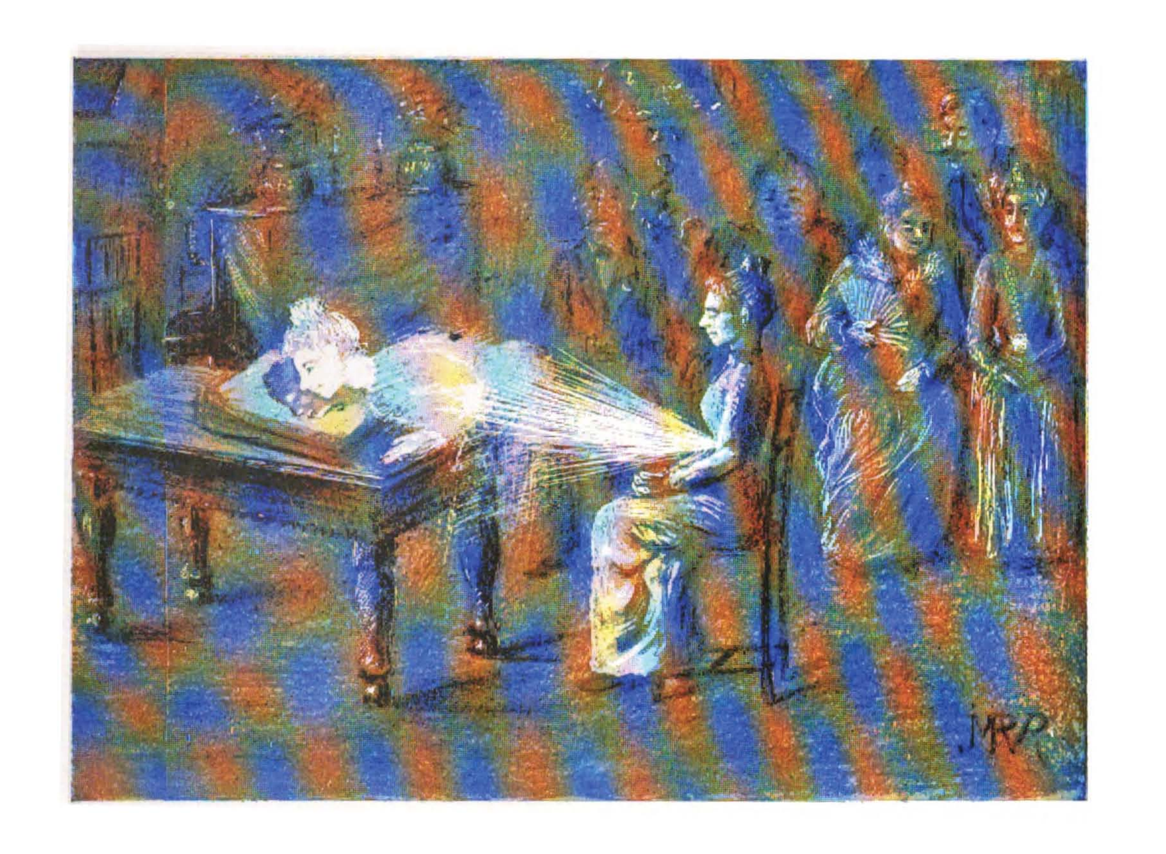
mains dans lesquels le poignet seul offrait la possibilité d'entrée ou de sortie en cas de supercherie et impossibles, de ce fait, à être reproduits par la fraude dans les mêmes conditions d'expérimentation.

Le colonel de Rochas a fait avec Eusapia Paladino un moulage que nous avons spécialement étudié et qui nous servira à établir la théorie de ces faits curieux.

Ce moulage reproduisait la figure du médium déformée, exactement comme cela se serait produit par l'application de la figure réelle sur du mastic. Des cheveux de femme encadraient ce moulage et permettent d'éliminer tout de suite l'hypothèse d'un prétendu Esprit John qui serait venu se matérialiser et se modeler. Ouvrons ici une parenthèse. Les sceptiques et les personnes peu au courant de ces recherches ne manqueront pas de dire que c'est le médium lui-même qui s'est déplacé pour aller produire le phénomène. Les expériences d'Aksakoff et les détails des procès-verbaux des expériences faites par M. de Rochas à l'Agnelas suffiront à réduire à néant ces objections enfantines.

Nous avons demandé à notre ami dessinateur M. R... de représenter en un naïf dessin la théorie donnée par l'occultisme pour expliquer ce fait.

Comme on le voit, il s'agit d'une sortie hors du médium de son double (corps astral ou périsprit) qui va imprimer sa forme sur la substance plastique. Tel est, à notre avis, le fait qui s'est produit dans le moulage obtenu avec Eusapia Paladino. Mais d'autres cas peuvent se présenter dans lesquels le moulage



reproduit des traits tout différents de ceux du médium. La théorie spirite admet que ce sont les « Esprits » eux-mêmes qui se manifestent ainsi. Sans nier cette possibilité, nous pouvons chercher s'il n'existe pas d'autres explications du phénomène.

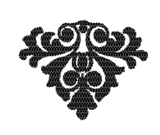
Tous les occultistes savent que, dans ces expériences de matérialisation, le médium fournit, par son corps astral extériorisé au niveau de la rate, la substance dont va se servir comme d'une enveloppe l'être qui apparaît. Cette substance n'est en somme que le moule formé par l'idée vivante constituant l'origine de la matérialisation, et le problème se résume à la recherche de l'origine réelle de cette idée formatrice du cliché astral. Nous ne nions pas qu'un Esprit peut réellement être la cause de ce fait. Mais les expériences présentées, avec clichés à l'appui, au Congrès de 1889 par Donald Mac Nab tendent à prouver qu'une image mentale créée de toute pièce dans le cerveau du médium est susceptible de constituer une matérialisation photographiable. Avant 1875, aux États-Unis, Mme H.-P. Blavatsky, qui connaissait la théorie et la pratique de ces phénomènes, s'amusait à donner aux apparitions matérialisées la forme des traits des hommes politiques vivants, ce qui peut se faire en dirigeant la création des clichés mentaux actionnant la force astrale du médium.

On ne connaît que fort peu l'énorme puissance d'action de la pensée humaine et sa dynamique positive. Le commandant Tegrad est parvenu à démontrer expérimentalement combien la pensée pouvait avoir d'action directe sur la plaque photographique

soit directement, soit à travers un objectif. Il faut donc des recherches nouvelles et très minutieuses pour savoir effectivement si l'idée restée dans le cerveau du consultant n'est pas l'origine réelle de la matérialisation, qui se produirait ainsi entre le cerveau de la mère éplorée et le corps astral du médium pour constituer l'apparition de l'enfant décédé.

Nous avons vu des précipitations d'écriture directe formant des vers signés Corneille, alors que le médium avait lu des vers de ce poète toute la soirée précédant la séance, et ces vers reproduisaient les fautes d'orthographe habituelles au médium. L'expérience faite devant vingt personnes, en pleine lumière, sous la direction du Dr Gibier et de votre serviteur, par le magnétiseur Robert, exclut absolument toute fraude possible. Or ce qui est vrai pour une précipitation d'écriture peut aussi être vrai pour une création de forme matérialisée, et l'expérimentation viendra seule à bout de toutes les difficultés d'une solution, non pas sentimentale, mais réellement scientifique de ces étranges phénomènes.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

L'IDÉE D'AME

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR E. AMELINEAU

I

Laissant de côté la période préhistorique, entrons de plain-pied dans la période historique. Nous voyons que, dès les premières dynasties égyptiennes, les habitants de la vallée du Nil croyaient à un être qui était, comme on l'a dit, le *double* du corps et qu'ils appelaient *ka*. Cette croyance, une fois entrée dans la vallée du Nil, n'en sort plus : les progrès de l'idée viendront se juxtaposer à l'idée primitive, mais ne la feront pas disparaître. Nous pouvons donc l'examiner en détail, et voir ce que nous en diront les monuments, sans avoir à nous préoccuper de l'époque à laquelle remontent ces monuments, car le *double* existait toujours pour les Égyptiens au temps des Ptolémées, comme il existait au temps des Pyramides. Ce *double* naissait avec le corps, grandissait avec le corps et prenait part à toutes les actions faites par le corps qui représente la personne humaine. Dans l'une des salles du temple de Louqsor, les bas-reliefs

gravés par les sculpteurs égyptiens nous font assister à la naissance d'un Pharaon, Aménophis III. Sa mère l'avait conçu du Dieu Râ en personne, et elle était venue l'enfanter dans le temple du Dieu. Assise sur un siège, elle a supporté sans faiblesse les douleurs de l'enfantement, et les Hathors, c'est-à-dire les fées accoucheuses, se font passer de main en main le royal enfant; mais, au lieu d'un seul enfant, elles en présentent deux, de même taille, de même conformation, de mêmes traits, exactement semblables en un mot. Serait-ce donc que la reine eût donné le jour à deux jumeaux? Non; mais, en même temps que l'enfant qui devait être Aménophis III, son *double* est venu au monde. Il grandira avec lui, aura sa part dans toutes les actions du fils de prince et de l'homme royal: lorsque le Pharaon livrera quelques-unes de ces grandes batailles qui ont illustré son règne, fera quelques-unes de ces grandes cérémonies que connaissait le culte égyptien, le *double* y sera présent, car on le voit représenté assistant à la bataille ou à la cérémonie, au haut d'une hampe d'étendard porté sur le signe hiéroglyphe *ka* qui le désigne ainsi fort clairement. Quand la vie quittait le corps, abandonnait-elle aussi le *double*? La question n'a pas encore été résolue par les égyptologues; mais il y a dans une des oraisons que l'on récitait aux funérailles une phrase qui résout fort clairement le problème selon moi. Il y est dit que le corps a été embaumé et embandeletté par les hommes chargés de ce soin; mais que le *double* a été embandeletté par la déesse Taït en personne, c'est-à-dire par la bandelette déi-

fiée. Si donc le *double* a été soumis à la momification, dont l'embandelettement était le dernier terme, c'est qu'il était mort aussi avec le corps, comme il était né avec le corps, c'est qu'il était réduit momentanément à l'impuissance causée par la dissolution de la vie. Et, si nous voulons rechercher la cause première des cérémonies funéraires en Égypte, nous verrons facilement que ces cérémonies viennent confirmer l'idée de la mort momentanée du *double*; car ces cérémonies ont pour cause première, pour seul objectif, la vie qu'il faut rendre au *double* par la cérémonie connue sous le nom d'*ouverture de la bouche*.

Quand, en effet, le cadavre avait été solennellement conduit à sa dernière demeure et confiné en son lieu de repos, alors commençait une cérémonie bien curieuse. On dressait sur un petit tas de sable une statue représentant aussi exactement que possible le défunt; on la purifiait au moyen de l'eau et de l'encens réunis, puis, par toute une suite de cérémonies symboliques faites au moyen d'instruments magiques, on lui déliait les jambes, on lui rendait le mouvement, l'usage des bras et des mains, on lui ouvrait la bouche, les yeux, les oreilles, afin de le rendre à la vie humaine une seconde fois. Quand la statue était ainsi prête à recevoir la vie, on lui replaçait le cœur dans sa poitrine et on lui remettait le membre de la reproduction qu'on lui avait enlevé: évidemment ce n'était pas à elle qu'on donnait son cœur, le cœur qu'il avait reçu de sa mère, ainsi que s'expriment les textes, ou l'organe de la virilité complète; ce n'était qu'une image mystérieuse de ce qui avait lieu, grâce

à l'emploi des talismans et à la récitation des formules : la statue ne recevait rien du tout, le *double* recevait, au contraire, son cœur et sa virilité qui lui avaient été enlevés dans l'opération de l'embaumement. Ceci fait, il s'agissait de redonner au *double* l'apparence de la vie en lui enlevant d'abord les bandelettes qui l'enserraient, en lui donnant les divers sceptres, marques de la puissance, en lui posant sur la tête les diverses coiffures en usage, en lui offrant enfin un repas complet qui se composait d'une centaine de mets. Assurément ce n'était pas le cadavre qui recevait ces sceptres, ces coiffures, à qui l'on présentait ce repas : il était solidement embandeletté dans son cercueil, et ce cercueil avait été déposé dans la terre ou dans un sarcophage ; ce n'était pas non plus la statue qui était aussi insensible après la cérémonie de l'ouverture de la bouche qu'avant : c'était le *double* qui avait reconquis la vie, grâce aux opérations magiques faites par le prêtre qu'on appelait l'*homme au rouleau* et qui était le chef des magiciens entretenus par le Pharaon. Les Égyptiens n'étaient pas assez stupides pour prétendre que la statue du mort ou le cadavre insensible absorbait les aliments que l'on offrait aux défunts ; ils savaient bien que ni les statues, ni les cadavres ne pouvaient manger. Il est vrai que le *double* ne le pouvait davantage réellement ; mais il le pouvait d'après leurs croyances, et c'est tout ce qu'il fallait.

Aussi le premier soin de ce *double* rappelé à la vie en vertu des incantations et des opérations magiques qui constituaient la cérémonie des funérailles, était-il

de quitter son tombeau s'il en avait un, ou de laisser l'endroit où il avait été enterré, s'il n'avait pas de tombeau (1), et d'aller en sa maison de la première vie, d'y prendre part au festin qui terminait les funérailles, de se promener dans tous les lieux qu'il avait aimés pendant son existence mortelle. D'un autre côté, le premier devoir de ce défunt rappelé à la vie pour une de ses parties constitutives était de pourvoir à sa nourriture. De là tirait son origine une grande partie des coutumes propres à la civilisation égyptienne. D'un autre côté, le pouvoir du chef de famille était tellement grand et l'union des divers membres d'une famille était si étroite que les devoirs qui résultaient du culte des morts étaient regardés comme sacrés aussi bien à l'époque des pyramides qu'au temps des Ptolémées. La mort du *double* qui pouvait arriver, si l'on ne prenait pas soin de lui assurer la nourriture, était regardée par les Égyptiens comme

(1) C'est une grande erreur de croire que tous les Égyptiens, comme on dit, commençaient à préparer leur tombeau dès qu'ils le pouvaient. S'il en était ainsi, où seraient passés les tombeaux de tant de générations qui vécurent en Égypte, car ce n'est pas les quelques tombes qui ont été conservées, fussent-elles cent mille, qui auraient suffi à la population égyptienne pendant six mille ans. La vérité est que le tombeau était une concession du roi faite à ceux de ses grands officiers qui avaient bien mérité par les services rendus à l'administration pharaonique : cela fait comprendre le petit nombre de tombeaux qui furent construits ou creusés en Égypte. L'histoire du tombeau a suivi une progression très marquée. D'abord le tombeau est personnel à celui qui a su l'obtenir par une vie méritoire aux yeux du Pharaon ; vers la XVIIe ou la XVIIIe dynastie, il devient un monument de famille où tous les membres de la même famille peuvent se faire enterrer, quand précédemment on ne rencontre que trois ou quatre fois deux cadavres dans le même tombeau.

un immense malheur, tout comme plus tard la mort ou l'anéantissement de l'âme dont nous aurons bientôt à parler. C'est pour assurer cette vie que l'on tenait tant à conserver le cadavre momifié. Même dans les violations de sépulture, les voleurs qui avaient dépouillé une momie de tous les objets précieux qu'elle portait sur elle, avaient soin de reconstituer assez bien la momie pour que le *double* pût encore trouver en elle l'appui dont il avait besoin. D'ailleurs, si le cadavre momifié venait à disparaître pour une raison ou pour une autre, il trouvait un nouvel appui en la statue ou les statues du défunt qu'on avait logées dans sa tombe, nouvelle preuve que ce n'était pas à la statue, symbole et image du défunt, qu'on avait rendu la faculté de marcher, l'usage de ses sens et même de la parole.

Telle est en gros la doctrine du *double*. Il ne faut pas s'y tromper, cette doctrine est avant tout une doctrine aristocratique. Les heureux de la terre à cette époque, les riches seuls pouvaient se payer le luxe d'entretenir un magicien, un homme au rouleau, ou *Kherheb*, pour réciter les formules magiques dont la récitation donnait de nouveau la vie à cette autre partie de l'être humain et lui assurait la félicité de la seconde existence : non que tous les hommes n'avaient pas ce *double* de leur être ; car, du moment qu'on l'admettait pour le Pharaon et ses grands officiers, il fallait bien l'admettre aussi pour la totalité des hommes ; mais le menu peuple devait supporter, même après la mort, la malheureuse condition dans laquelle s'était écoulée sa vie laborieuse et souffrante.

Les *doubles* des hommes et des femmes du peuple, comme aussi des enfants, étaient réduits au rôle de *doubles* errants, ils devenaient des malfaiteurs qui à certains moments dominaient l'Égypte, en parcouraient la vallée en tous sens à la recherche d'une nourriture qu'on ne leur donnait pas : c'étaient eux qui se nourrissaient de détritus, d'excréments, d'urine, de sable enfin, pour soutenir leur défaillante vie ; c'étaient eux que l'on adjurait dans les invocations magiques ; c'était contre eux qu'on prenait toutes les précautions imaginables pour ne pas les offenser d'abord, pour les éviter ensuite et ne leur donner aucune prise sur sa personne, comme le recommande le *Calendrier des jours fastes et néfastes*. Ces mêmes superstitions sont toujours en vigueur en Chine, et je ne doute pas que, comme les Chinois, les Égyptiens eussent des jours de fête destinés à subvenir aux besoins des esprits errants, quoique cela ne soit dit nulle part. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, pour arriver à donner au *double* la vie heureuse, il fallait le loger, le nourrir après lui avoir fait les funérailles convenables ; or les funérailles compliquées de l'Égypte n'étaient possibles que pour les riches, le tombeau était la plus grande faveur que le Pharaon pût accorder à ceux qui l'avaient fidèlement servi, et il n'accordait une nourriture abondante qu'aux *doubles* de ceux à qui il avait d'abord accordé le tombeau. Quand, vers le XVIIIe siècle avant Jésus-Christ, le tombeau, de personnel qu'il était, devint commun à toute la famille, ce fut un grand progrès pour les idées d'alors, mais les pauvres n'en furent pas plus heureux.

II

A côté de ce premier être corporel, semblable en tout au corps, mais cependant plus ténu, on trouve dans les croyances égyptiennes un second être qui est appelé le *lumineux*, *Khou*, dont le rôle n'a pas été encore fort bien défini, parce que, le mot ayant été employé par les Égyptiens de toutes les époques, on n'a pas encore cherché à en saisir les diverses significations et qu'on l'a presque toujours traduit par *bienheureux*, ou par quelque autre mot réclamé par le sens que l'on voyait aux phrases qu'on expliquait, sans chercher à se rendre maîtres des diverses métamorphoses que l'idée a subies dans la suite des siècles. Il faut dire aussi que les exemples du mot sont relativement peu nombreux et sont entourés d'obscurité profonde. Je vais essayer d'analyser ici les diverses modifications qu'a subies l'idée première dans son évolution.

Le mot *khou*, je l'ai dit, signifie le *lumineux*. Tous ceux qui ont lu les histoires de revenants, et qui n'en a pas lu ? savent que l'esprit qui revient est censé entouré d'une lueur blanche, dessinant les contours du corps allégé sous les traits duquel il se manifeste. C'est ce que signifiait primitivement le mot *khou* employé en parlant des 'défunts. On voit ainsi que les idées appliquées encore aujourd'hui à la description des fantômes datent de loin. Peut-être cependant cette idée, telle que je l'exprime ici, n'est-elle qu'une idée dérivée. On trouve aussi le mot *khan* employé pour désigner les ancêtres en général ou spécialement l'ancêtre

d'une famille, celui qui l'avait fondée, dont on gardait précieusement le souvenir et qu'on honorait d'un culte particulier au foyer domestique. Cet ancêtre était un être lumineux par excellence pour ses enfants et toute sa descendance, car c'était lui qui, dans les occasions difficiles, disait à la famille ce qu'elle avait à faire. Je n'ignore pas que ce dernier sens est un sens figuré et que le même mot appliqué au fantôme semble avoir un sens matériel ; mais ce ne serait pas la première fois qu'un sens matériel serait venu d'un sens figuré.

Quoi qu'il en soit, le fantôme ou le revenant n'était pas inconnu à l'Égypte. Plusieurs des *khous*, ou des défunts les plus respectables. apparaissaient encore ou étaient censés apparaître sous les dernières dynasties égyptiennes : tel le *khou* de la dame Onekhari qu'accuse son mari, trois ans après la mort de la dame, parce qu'il ne le laisse pas en repos, alors que pendant toute la vie commune le mari s'est montré plein de prévenances, de bonté et d'amour pour sa femme. Tel encore ce revenant dont l'histoire est racontée sur un *ostracon* du musée de Florence. Ces deux fantômes revenaient troubler la quiétude des survivants, absolument comme les naïfs et les superstitieux de nos jours sont inquiétés par les revenants auxquels ils croient.

Je serais bien tenté de trouver dans les idées coptes la confirmation de cette théorie, à savoir que l'homme était triple par composition, corps, *double* et âme. Je crois avoir démontré jadis que les Coptes en devenant chrétiens n'avaient pas changé leurs idées, qu'ils

n'avaient pris qu'un léger vernis de christianisme, s'étaient contentés de changer les noms de leurs superstitions, en un mot que, loin de convertir leurs idées aux idées du Christ, c'était au contraire le christianisme qu'ils avaient converti à leurs idées (1). Tout homme de bon sens qui réfléchira tant soit peu à ce phénomène religieux verra que cela ne pouvait se passer autrement. Or, sur cette question de la composition de la personne humaine, les Coptes ont conservé la pure croyance égyptienne : ils admettent que l'homme est triple : corps, esprit et âme. La preuve ? dira-t-on. La preuve, la voici : Quand le Christ assiste son père Joseph à l'article de la mort, il trouve d'abord, en lui mettant la main sur la poitrine, que l'âme du moribond était montée à sa gorge, il la palpe et sent l'endroit où elle est arrêtée. Puis, quand le moribond rend le dernier soupir, il rend d'abord son esprit, ensuite son âme. De même, quand on fait le récit d'une mort importante, on ne manque jamais de dire : il exhala son esprit et son âme. Donc, pour les Coptes, l'esprit différait de l'âme, et cette âme était corporelle. L'esprit, c'était sans doute le *double* devenu *khou*, c'est-à-dire lumineux, mot beaucoup mieux approprié à la chose qu'il signifiait que le mot *esprit*.

C'est à cela que se bornent les renseignements que les documents égyptiens nous ont transmis sur le *khou* ; nous verrons plus loin à quelle destinée glorieuse il devait être appelé. Il nous faut maintenant voir ce

(1) Cf. *Revue de l'histoire des Religions*, années 1886-87 décembre et janvier.

que c'était que l'âme dans les diverses théories qui se partageaient l'Égypte.

III

A côté du *double* et du *khou*, les documents égyptiens mentionnent un troisième être qui ne doit pas se confondre avec eux, c'est l'âme. L'âme se nommait en égyptien *Ba*, et elle avait une tout autre destinée que le *double* et le *khou*. Quelle était son origine? Je ne crois pas que jusqu'à présent on ait trouvé un seul texte qui nous explique cette origine ou qui y fasse seulement allusion. Les plus anciens textes religieux de l'Égypte nous parlent de l'âme, comme ils parlent du *double* et du *khou*. C'est tout ce qu'on peut dire. La philologie elle-même ne nous offre aucun fondement pour construire une théorie quelconque sur la nature et l'origine de l'âme; il en est de même de l'écriture hiéroglyphique, où l'on pourrait espérer trouver quelque indice qui mette sur la solution du problème. Rien ne vient au secours du philosophe, du moins à ce que je connais; car le mot âme s'écrit presque toujours idéographiquement, ce qui suffirait à montrer l'ancienneté de cette conception. L'idéogramme qui la représente dans l'écriture est triple, car l'on emploie une sorte de grue, un vase où fume de l'encens et un bélier. Quelquefois même on emploie deux de ces signes à la fois, la grue et le vase, ou le bélier et le vase; mais jamais la grue et le bélier, à ma connaissance du moins. Je dois ajouter que l'emploi du bélier pour signifier cette idéogramme est

relativement récent; anciennement c'est toujours la grue que l'on emploie.

C'est tout ce qu'il m'est possible de dire à l'heure actuelle sur l'origine présumée de l'âme pour les Égyptiens : c'était un être matériel qui résidait dans le corps avec le *double*, moins matériel que le *double* et par conséquent que le corps.

Quelle était la fonction de cette âme pendant la vie? Nous ne savons que très peu de chose à ce sujet. Les Égyptiens n'avaient pas l'habitude de rapporter, comme nous, certaines actions qui nous semblent immatérielles au premier chef à la partie la moins matérielle de leur être : s'ils localisaient en quelque sorte le siège d'une action quelconque, de celles que nous appelons psychologiques, c'est toujours dans les parties matérielles du corps qu'ils le plaçaient. Ainsi, pour dire *apprendre par cœur*, ils disaient simplement se *mettre dans le ventre*, comme ont fait d'ailleurs bien d'autres peuples. Il ne faut pas pour cela les considérer comme des êtres horriblement grossiers, car nous en faisons autant, le cœur n'étant qu'un viscère que les Égyptiens plaçaient dans le ventre, et ils donnaient au ventre une étendue beaucoup plus grande que nous ne faisons. Ils avaient tort sans doute, comme nous avons aussi tort, puisque le phénomène de la mémoire a le cerveau comme siège. Malgré cette grossièreté du langage primitif, nous possédons cependant une expression parlant de l'âme comme du siège de certaines passions; il est vrai que cette expression s'applique uniquement au Pharaon. Il est donc parlé en plusieurs endroits, non pas de l'âme, mais des âmes

du Pharaon, comme il est aussi parlé des âmes qui habitaient certaines localités mythologiques, c'est-à-dire des esprits qui protégeaient ces localités. Quiconque voudra lire, dans les *livres hermétiques*, le passage où Isis parle à son fils Horus des âmes royales comprendra ce que je veux dire ici (1). Le Pharaon avait donc plusieurs âmes, et ces âmes étaient le siège de certaines facultés humaines, comme la volonté; il résulte de l'emploi de l'expression égyptienne consacrée que la volonté, l'amour, peut-être la pensée étaient des opérations attachées à l'âme. En effet, dans l'éloge qu'un poète fit d'une ville que le Pharaon Ramsès II construisit, il est dit que « le prince de Khéta envoie un message au prince de Qadi, disant : Prépare-toi à ce que nous nous rendions en Égypte, car les paroles des âmes du dieu s'accomplissent; faisons à Ramsès des hommages flatteurs, car il donne les souffles de la vie ainsi qu'il veut, et tous les peuples dépendent de sa volonté (2). Khéta dépend uniquement de ses âmes ; si le Dieu ne reçoit point ses offrandes, s'il ne voit point les cieux du ciel, il dépend des âmes de Raousorma (3), le taureau qui aime la vaillance » (4). Il est bien évident que la volonté, l'amour et sans doute la pensée de Ramsès II sont ici donnés comme des productions des âmes du roi Ramsès. Mais c'est

(1) *Hermès Trismégiste*, trad. L. Ménard, pp. 201-203.

(2) Mot à mot, il donne les souffles comme il aime, et tous les peuples dépendent de son amour.

(3) Prénom de Ramsès, II.

(4) Papyrus Anastasi, II, pl. I et II, et Anastasi, pl. VI. Les dernières lignes renferment une allusion à une famine dont on ne conjura les effets que grâce au blé d'Égypte.

là une conception qui ne sera de mise qu'au XIVe siècle avant notre ère, et nous n'en sommes encore qu'à l'ancien Empire. Cependant ces âmes du Pharaon étaient déjà connues dès les plus anciens temps; elles constituent une doctrine éminemment aristocratique, et les sujets devaient se contenter d'une seule âme, même s'ils en avaient une.

Ceci posé, voyons ce que l'âme devenait après qu'elle avait été séparée du corps par la mort. Son sort ultra-terrestre dépendait du vasselage qu'elle avait choisi pendant la vie ; si elle s'était déclarée féale d'Osiris, de Sokar, de Râ, ou de quelqu'un des autres grands dieux funéraires, elle se rendait, à travers mille obstacles, dans les champs du Dieu dont elle s'était déclarée sujette. Nous ne savons guère jusqu'à présent que ce qui regarde le séjour des âmes dans le domaine d'Osiris ou dans celui de Râ ; le mélange des diverses doctrines était déjà opéré dès l'époque des pyramides. D'ailleurs, les deux légendes du sort de l'âme dans le domaine d'Osiris ou dans celui de Râ suffisent amplement à nous faire reconnaître ce que les Égyptiens pensaient à cet égard, et je vais mettre le lecteur à même de juger ce que les habitants de l'Égypte les plus élevés dans l'échelle sociale regardaient comme certain au Le siècle avant notre ère.

Quand la mort était arrivée par le corps animé, l'âme s'en détachait naturellement, dans les deux légendes ; si elle appartenait à la Basse-Égypte et si elle s'était faite et dite vassale d'Osiris, alors se passait ce qui suit : Elle s'acheminait au nord-est de l'Égypte vers certains lacs et certains canaux qu'il lui fallait traverser à la

nage et arrivait finalement devant un bras de mer très large qu'elle ne pouvait penser à passer par ce moyen. Elle faisait répandre le bruit de son arrivée, si elle était riche; si c'était même une âme royale, elle faisait savoir au passeur qu'une chose étrange, un nain monstrueux était arrivé qui demandait à se rendre par devant Osiris afin de le divertir. Si elle n'était pas une âme royale, elle avait eu soin de se munir d'abord de ce qui représentait le prix de son passage pour le donner à son guide ou à son passeur : elle avait en effet le choix entre l'aile de Thot, une guêpe et le bac du passeur, c'est-à-dire au fond entre des barques des diverses formes ou diverses grandeurs. Ces barques, grâce à certains rites magiques, la conduisaient à certaines îles fortunées, placées dans les marais du nord-est de l'Égypte, où tous les bienheureux menaient une vie aussi agréable que possible en cultivant les champs d'Osiris et en faisant pousser du blé haut de sept coudées, c'est-à-dire 3 mètres et demi environ, dans les champs d'Ialou ou de Souchets comestibles (1). Ces âmes étaient les féales d'Osiris : elles s'étaient faites les vassales du Dieu pendant leur vie et, après leur mort, elles cultivaient ses terres pour lui : elles avaient donc droit à la nourriture que tout être appartenant à un maître en doit recevoir. Cet engagement de vassalité de l'âme corporelle au service

(1) La dénomination de ces champs de *Souchets comestibles*, avec la mention qu'on y cultivait du blé, suffit à elle seule à montrer combien l'idée était vieille et quels changements avaient dû s'y opérer à mesure que la civilisation grandissait.

d'un Dieu déterminé donna lieu à un changement dans les actions faites jusqu'alors au profit du *double* : on n'offrit plus les offrandes directement au *double* seul ; pour une partie et sans doute pour le tout, on les offrit au Dieu des morts qu'il s'appelât Osiris, Sokar ou Khonet-Amenti, ou de quelque autre nom encore, afin que celui-ci les emmagasinât dans ses greniers et les distribuât au mort, non pas seulement au *double* qui était dans le tombeau, mais encore à cette âme qui était déjà parvenue aux Champs-Élysées, qui devait vivre, et par conséquent manger, puisqu'elle était matérielle. Afin que cette distribution fût la plus abondante possible, on fit usage d'une formule qui obligeait le Dieu à cette distribution : on avait remarqué sans peine que les offrandes des rois étaient plus considérables que celles des simples particuliers et on résolut de s'assurer après la mort le bénéfice d'offrandes royales ; comme cela ne coûtait rien d'employer l'expression la plus magnifique, on s'accoutuma à dire : Faire royale offrande à Osiris, ou à quelque autre Dieu (1). C'était là au demeurant une manière assez gaie et assez consolante pour l'homme de figurer son passage dans le monde nouveau qui venait d'être inventé : tant qu'à imaginer quelque chose que l'on ne connaissait pas, il valait mieux faire une imagination agréable que se mettre sur la conscience une explication sombre et désagréable.

(1) C'est là l'explication de la formule habituelle en Egypte de ce qu'on a appelé le *Proscynème : Souten ti hôtep*; le mot *souten* ne se trouve placé d'abord que par suite de la place d'honneur, comme c'est le cas pour un assez grand nombre d'autres expressions.

C'est là l'explication osiriaque. Elle est très ancienne, puisque, telle que je viens de la faire passer sous les yeux de mes lecteurs, elle remonte au moins à l'époque des Pyramides.

Mais à côté de cette légende qui était particulière à la Basse-Égypte, il y en avait une autre plus composée, plus triste et par conséquent moins agréable à l'homme : c'était l'explication par la légende de Râ. Le soleil ou Râ, d'après cette légende, apparaissait radieux au matin par-dessus la chaîne arabique et dès son apparition dissipait le brouillard qui avait envahi la vallée. Il parcourait l'espace céleste monté sur sa barque où il était accompagné du Dieu Horus qui, sa pique à la main, sondait la profondeur du Nil céleste qu'elle traversait, pendant que le Dieu Thot se tenait à l'antique gouvernail auquel cette barque obéissait et que la déesse Vérité était debout près du Dieu. La barque était tirée à la cordelle par une série de personnages qui lui faisait parcourir le ciel d'Orient en Occident. Lorsque le soir était venu, la barque disparaissait à l'horizon occidental, prenait le chemin du nord, suivant une cosmogonie particulière à l'Égypte, et se retrouvait le lendemain matin aux portes de l'Orient, ayant parcouru pendant la nuit, sur un fleuve souterrain, un espace exactement semblable à celui qu'elle avait parcouru pendant le jour sur un fleuve céleste. Ainsi le monde était divisé, selon les Égyptiens, en quatorze zones ténébreuses. Le jour, le soleil n'avait aucune difficulté à fournir sa navigation aérienne, car il était dans son propre royaume et avait un pouvoir absolu sur les deux con-

trées qu'il traversait, les dieux étant des vassaux depuis longtemps assujettis à sa loi ; mais, quand il entrait dans son parcours nocturne, qu'à chaque heure il traversait des territoires ennemis, il devait sortir victorieux de toutes les embûches et de tous les obstacles qui lui étaient dressés. Pour cela, il devait savoir les mots de passe et posséder la connaissance de tous les mystères, ce qui lui était relativement facile, mais ce qui était radicalement impossible à ceux qui n'avaient pas le même privilège que le Dieu.

Il semble, au premier coup d'œil, que les âmes qui avaient laissé le corps dans le puits funéraire ou dans leur maison sur terre et le *double* près du cadavre, n'avaient absolument rien à faire avec ce mythe ; cependant le destin des âmes fut attaché de très près au mythe solaire tel que je viens de l'expliquer brièvement. Chaque âme, au moment où elle était séparée du corps par la mort, était tenue, avait-on imaginé, de se rendre à l'*ouverture de la fente*, c'est-à-dire à l'endroit même où le soleil semblait s'enfoncer dans la montagne, l'endroit qui variait selon les districts de l'Égypte. Là, elle arrivait sur les confins des deux royaumes du jour et de la nuit, et devait bravement entrer dans les pays des ténèbres lourdes et denses, ou pour mieux dire elle devait attendre le passage de la barque solaire afin d'y monter. En effet, pour avancer dans ce royaume, il fallait être initié aux mots de passe et n'avoir rien à redouter des puissances qui présidaient aux diverses heures de la nuit. Il arrivait quelquefois que les âmes ainsi parvenues dans le royaume des ténèbres pou-

vaient au premier coup monter dans la barque solaire et passer dans le district suivant ; quelquefois aussi, elles étaient obligées d'attendre qu'il y eût de la place, peut-être aussi qu'on eût célébré leurs funérailles, comme dans les croyances grecques et chinoises. Quand elles avaient réussi à passer les premières portes, elles devaient renouveler cet effort autant de fois qu'il y avait de portes à traverser : c'est dire qu'elles devaient réciter les formules magiques et répéter les mots de passe, si elles les savaient. Si elles ne les savaient pas, elles restaient emprisonnées dans le domaine de cette heure de la nuit. Aussi lorsque la barque solaire arrivait dans l'un de ces domaines, elle était saluée par un concert de plaintes et d'implorations : chacune d'elles s'efforçait d'apitoyer le Dieu ou quelqu'un de ses compagnons.

Tendebantque manus ripæ ulterioris amore.

Si elles étaient assez heureuses pour être exaucées, elles remontaient sur la barque, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'elles eussent achevé de franchir les douze domaines des heures de la nuit ; après quoi, hors de l'atteinte de leurs ennemis, elles étaient reçues dans la barque de Râ, si elles en étaient dignes, ou simplement allaient se ranger parmi les nombreux haleurs, amis de Dieu, qui tiraient la barque à la cordelle.

C'est ainsi que, dans la légende de Râ, on avait résolu la question du sort futur des âmes. Cette seconde théorie semble en progrès manifeste sur la légende osiriaque à laquelle elle était liée ; mais on ne peut nier qu'elle ne fût plus sombre que la précédente. Elle

n'avait point été imaginée par un peuple agricole, ami des scènes champêtres ; elle devait être le fruit d'imaginations plus sombres, plus avancées et, le dirai-je, plus philosophiques. Elle fut sans doute inventée dans le temple d'Héliopolis et de là s'étendit sur toute l'Égypte ; mais elle ne devait pas le moins du monde être le dernier mot des croyances égyptiennes relatives aux morts. Elle contenait cependant en germe l'idée de récompense qui va s'établir peu à peu et devenir l'un des agents moralisateurs par excellence.

(*A suivre.*)

LETTRES MAGIQUES

I

Andréas à Stella.

Tu t'es toujours montrée, ma chère Stella, comme une âme fière que n'effraient point les coups du Destin ; c'est pourquoi tu seras la première à connaître celui que je viens de recevoir de ce maître du monde. Je suis ruiné ; les métaux qui avaient eu pour mes mains jusqu'à présent quelque sympathie, ont brusquement changé de goût, et me laissent dans un dénûment à peu près complet. Tu me connais assez pour savoir que je n'irai point solliciter la compassion de mes amis, ou plutôt de mes camarades de

festins. C'est sans aucun regret que je les quitte ; nous avons trop souvent remarqué ensemble leurs petitesses et leurs mesquineries pour ne pas souhaiter quelque autre décor à notre orgueil.

Ce que je regrette, ce sont les belles architectures, les pures formes de marbre, les tableaux savoureux qu'il va falloir abandonner aux hasards de la fortune, ce sont les souples tentures, les orfèvreries, les cristaux délicats, les armures héroïques qu'appellent les hasards d'une destinée d'aventures chez de riches et barbares étrangers ; toutes ces formes magnifiques, je les aimais comme des images de mon esprit, comme des repoussoirs de ta beauté, ma chère Stella ; comme des élixirs d'éternelle jeunesse pour la sensibilité de mon goût et pour les délicates émotions de nos cerveaux. Mais toute chose passe ici-bas ; et si, dans la fleur de l'âge, le Destin m'a jeté parmi les pauvres hères et les vaincus, — moi qui n'ai cependant jamais lutté, c'est apparemment pour quelque raison secrète et puérile, comme toutes celles qui font agir les hommes. Peut-être vais-je passer par ce creuset terrible de la misère et de la faim pour en sortir aveuli jusqu'à la lâcheté, ivre d'orgueil solitaire ou transformé jusqu'au génie ? Ces prévisions ne t'amusent-elles pas ? Je vois ton beau sourire et toute l'harmonie de ton corps. Il faut aussi que je dise adieu à ce chef-d'œuvre ; ne pourrais-je le saluer encore une dernière nuit, Stella, avant de m'engloutir dans les ténèbres froides où le sort me jette.

II

Andréas à Stella.

J'ai été touché, ma très chère amie, et peut-être pour la première fois, depuis les jeunes années où le souffle du vent crépusculaire me remplissait d'une secrète terreur. Ta lettre m'a fait sentir l'amour, ce papillon après lequel a couru en vain le fastueux Andréas, et que trouve l'Andréas, misérable et tombé. Je ne croyais devoir ton affection qu'à un peu de science empruntée aux livres ésotiques de certaine pagode de Nguyen ; et voici que luit dans ton cœur la flamme irréelle d'un autre amour. Comme tu devais être belle en écrivant cette lettre que je veux garder comme la seule relique qui me reste de toi et de nos belles années !

Non, je ne veux pas faire ce que tu dis ; et quoique nous aurions dû couvrir, d'un manteau de correction, ce que ton offre aurait de choquant pour le vulgaire, je ne l'accepterai point. Tu sais que j'ai toujours été un peu poète, c'est-à-dire un peu fou ; pourquoi me soustraire à ma destinée, pourquoi la craindre ? Si l'orgueil fut, pendant mes jours de bonheur, l'élixir qui rendit mes joies plus subtiles et plus hautes, il sera, dans ma détresse, le bâton qui écartera la pierre de mon pied et l'agresseur de ma route, aussi je ne crains rien, chère Stella. Et surtout, ne vois pas dans mon refus le recul d'une vanité blessée : nous sommes tous deux, je pense, d'une race plus haute et plus simple, qui ne veut

connaître que des sentiments divins. Reste dans ta splendeur ; continue de rayonner sur la foule éblouie quelques reflets de ta Beauté. Pour moi, j'emporte ton image, le splendide souvenir de ton corps, la vision perpétuelle de tes attitudes de volupté, la saveur de ta chair. Crois-tu pas que ce trésor de vie ne vaille les froides copies de l'Art.

Mais, après tout, je commence à penser que toute chose est vraie ; les artistes épris d'artificiel et de monstrueux empruntent sans doute leurs conceptions à quelque réalité interne, comme les amants de la vie s'inspirent des spectacles de la nature extérieure ; mais qui dira où commence l'extérieur, où finit l'interne ? Quels rêves n'avons-nous pas vécu dans nos nuits de volupté ? Où étions-nous ? Qu'étions-nous, au juste ? Comme tu sentais le fin tissu de tes nerfs s'étendre dans la chambre, comme tes yeux hallucinés perdaient, dans une vapeur légère qui semblait sortir de lui, les contours de ton corps, ainsi ton esprit s'ouvrait à des idées étrangères aux méditations des femmes ; en proie à l'ivresse d'Eros, tu te sentais devenir tel objet qui, pendant le jour, avait arrêté ton regard ; tu souffrais les douleurs de la rose que tes fins doigts cueillent au matin, tu chantais avec les frêles oiseaux de ta volière, joyeux de retrouver leur maîtresse ; et, imitant la méditation immobile de nos chats aux grands yeux, tu sentais descendre en ton sein les forces cachées de l'Univers où tu découvrais, dans les coins d'ombre de la chambre, la silhouette dansante d'un génie familier.

Chère Stella, ces fantômes étaient vrais puisque tu

les voyais; étaient-ce les lourds parfums de l'Inde qui leur donnaient un corps? ou bien les thèmes rythmiques des danses que je t'ai enseignées; développaient-ils dans l'air des forces inconnues, ainsi que le veut un de nos savants modernes, ainsi que le croient les Orientaux superstitieux? Peut-être les rites compliqués que les prêtres des pagodes enseignent pour l'amour, sont-ils véritablement efficaces à exalter les amants en des extases indicibles. Tout n'est il pas vraisemblable? et pourquoi, en disant: Non, cela n'est pas; se priver peut-être d'une jouissance ou d'une idée?

Eh bien, donc, mon amie, j'irai à la fête que vous allez donner pour moi. Nous dirons à nos camarades; à nos parasites, que je pars pour un très long voyage, pour un temps indéterminé; j'emporterai ainsi, de toi, dans ma solitude miséreuse, un souvenir de splendeur et de beauté.

Ton amour vaut que je te fasse part de mes projets; aussi bien ta discrétion est celle d'un homme, et je te prie de garder absolument le silence sur ceci et sur les nouvelles que tu pourrais recevoir ensuite de moi.

De mes voyages en Orient, j'ai rapporté la connaissance de quelqu'un sur qui je compte dès aujourd'hui; de mes relations avec cet homme, je ne te dirai rien, parce que ces secrets ne m'appartiennent pas. J'ai toujours suivi avec intérêt la vie des pierres et tu m'as souvent entendu supposer que les gemmes, que les perles, que les plus obscurs minéraux sont des êtres inconnus qui naissent, vivent, aiment et meurent. Je vais, puisque je n'ai rien d'autre à faire,

continuer l'étude qui m'a toujours passionné ; peut-être me reverras-tu vieil alchimiste hirsute, environné de retortes, mais plus sûrement tu me verras après-demain pour t'admirer une dernière fois.

Tu verras aussi ce soir-là l'ami dont je viens de te parler, et que nous appellerons Théophane, si tu le veux bien ; ce sera d'ailleurs un convive peu bruyant et sobre.

A bientôt, chère Stella, la plus précieuse de mes œuvres d'art, le plus rare de mes anciens trésors.

III

Andréas à Stella.

Hélas ! chère Stella, je n'ai pu me défendre de la tristesse, depuis huit jours, en pensant que je t'ai perdue ; comme notre dernière nuit fut délicieuse, comme la douleur d'une séparation imminente aiguisa toutes nos voluptés ! Nous nous transportâmes jusqu'aux portes de la mort, et nous avons subi ensemble le terrible et délicieux frisson de la présence d'Azraël. Mais j'ai tort de me rappeler ces adorables instants ; voilà huit longs jours et huit nuits plus longues encore que je lutte contre leur souvenir redoutable. Pour toi au moins, le ciel favorable te donnera, de nos ferveurs, des commémorations pleines de charmes ; tandis que ton malheureux amant, voué à la solitude, n'aura pour se consoler que le spectacle du mariage des métaux liquides dans les creusets de son laboratoire. Mais ma mélancolie me fait en vérité

oublier toute convenance et je néglige de te renseigner sur les sujets qui t'intéressent. Je me doutais bien que l'apparition de mon ami ne te laisserait pas indifférente, et à ne te rien cacher, je comptais sur lui pour te distraire de ta douleur.

Puisque tu m'en pries avec une si charmante insistance, je vais te raconter les détails de ma première rencontre avec Théophane ; aussi bien, suis-je moi-même très heureux de pouvoir prolonger ma causerie avec toi ; tu sais si nous sommes faibles, quand il s'agit d'exécuter les règles que nous nous sommes données à nous-mêmes.

Je t'ai déjà appris qu'il y a une dizaine d'années, je me promenais sur le versant septentrional des montagnes qui séparent les deux empires de Chine et de Siam. Cette contrée, encore inconnue, m'aurait tenté à cause des légendes qui couraient sur elle ; des forêts interminables, des paysages splendides, des cours d'eau impétueux, une flore et une faune exubérantes, le tigre à chasser : autant de motifs qui m'affermirent dans ma résolution.

J'étais alors à Rangoon, où je me reposais de mes pérégrinations dans l'Inde, en préparant mon prochain voyage dans un doux farniente. Il faut avouer un acte de scepticisme dont la religiosité des Occidentaux, si tiède cependant, s'écarte toujours un peu. J'avais remarqué l'extrême courtoisie des peuples d'Orient envers les Européens et leur fierté vis-à-vis de leurs inférieurs ; d'autre part leur insouciance de la mort et du danger m'indiquait que cette politesse était toute de surface et dictée par d'autres sentiments

que la crainte; je crus qu'elle venait de leur orgueil et de la conscience de leur supériorité sur nous. Mais en quoi cette supériorité résidait-elle ? C'est ce que je ne pouvais découvrir. Je pris alors un parti fort simple : J'étais au milieu d'une population bouddhiste, je résolus de me faire bouddhiste. Je parlais déjà la langue du pays, j'appris en outre le pâli, pour lire sur les antiques manuscrits les paroles du sublime; je m'habituai à marcher pieds nus et à contenir mon attitude et mes regards; je fis enfin un beau jour, après avoir renvoyé tout mon attirail d'explorateur, profession entre les mains d'une dizaine de rahans. Je m'accoutumai très vite à la vie simple du mendiant religieux; mis dans l'impossibilité de suivre tous les préjugés qui règlent l'habillement, la nourriture et la vie de l'Européen dans ces contrées, je sus bientôt quel accroissement de vigueur et de santé ce régime donnait au corps, je me sentais redevenir jeune; le bien-être physique, la liberté de mes sens, la vivacité de mon intelligence, tout croissait en de notables proportions. J'étais résolus à ne donner aux études religieuses que le strict temps nécessaire pour conserver mon incognito; je m'aperçus au bout d'une semaine avoir entrepris un travail fort compliqué. Crédule comme tous les voyageurs, je croyais les religieux de Siam indolents, paresseux et inoccupés; tous les orientalistes ne les représentent-ils pas comme sachant juste les quelques formules de prière demandées par leurs fonctions? Je fus vite détrompé. Chaque novice est attaché au service d'un *parfait* pour au moins un an. Celui à qui on me confia était un homme d'environ

quarante ans, sympathique et d'extérieur calme comme tous ses confrères; c'était un des rares phongées à qui le sourire était habituel, car d'ordinaire ces moines ont l'air absorbé et sombre. Il me parlait sur le ton des ecclésiastiques de nos pays, ressemblance amusante ; ajoute à cela une corpulence assez forte et des airs de tête expressifs : tu auras alors, ma chère amie, une esquisse de celui que j'appelais Monseigneur et à qui je lavais les pieds plusieurs fois par jour. Tout alla bien la première semaine ; je me levais avant le soleil pour faire mes ablutions, et pour balayer la cour du monastère ; jamais je n'ai retrouvé l'impression de légèreté et de paix que dégageait toute la forêt environnante; le reste de la journée se passait sous ce charme pénétrant et la lecture du soir me trouvait encore dans une reposante quiétude. Malgré cela je ne perdais pas de vue mes projets de voyage; je n'avais besoin pour les mettre à exécution que de l'envoi d'une mission vers le Nord-Est et que d'une arme défensive. Le premier point devait se présenter tout naturellement; c'était l'époque où la France commençait à conquérir le Tonkin ; et, chose inconnue à nos diplomates, ces hostilités avaient ému toute la frontière nord de l'Indo-Chine; quant aux raisons de ces inquiétudes extraordinaires chez ces peuples si différents de race, de langue et de religion, je n'ai jamais pu les connaître.

Toujours est-il que nos bouddhistes siamois étaient en correspondance suivie avec des monastères perdus au nord de la montagne. Il y avait là des constructions à édifier, des travaux actifs, auxquels on me re-

connut très disposé, d'autant plus que l'état religieux prescrivait une sagesse exemplaire dont je n'aurais jamais été capable sans la surveillance étroite de mes frères et sans de grandes fatigues musculaires. A mon départ, mon précepteur m'adressa un petit discours où il m'exprima en termes voilés, avec des souhaits et des conseils, qu'il n'était pas très certain de la parfaite sincérité de mes convictions bouddhiques; et, comme, étonné de sa pénétration, je protestais de ma ferveur : « C'est bien, mon fils, me dit-il en souriant et les yeux baissés; mais pourquoi cherches-tu du poison ? »

Je fus stupéfié, car il disait juste; je m'ingéniais réellement à fabriquer en cachette, pour mes chasses au tigre, une sarbacane et à tuer une variété de vipère dont le venin est foudroyant ; je n'avais soufflé mot à personne de mon projet ; en un instant toutes les hypothèses se présentèrent à mon esprit ; je crus qu'il m'avait espionné. Je niai avec tout le sang-froid possible; il m'écouta en silence et me répondit : « Mon fils, le mensonge est un suicide ; mais tu as encore à vivre dans le monde avant de voir la lumière ; va dans la montagne, puisque ton destin t'y appelle; tu apprendras là-bas comment celui qui s'est dégagé des douze enchaînements pénètre les pensées d'autrui. »

Je te ferai grâce du récit de mon voyage ; tous les récits des voyageurs se ressemblent et tu connais par toi-même les beautés de la flore orientale ; mais tu ne connais pas les fléaux de ces promenades : les moustiques et les bêtes venimeuses. Par un hasard singulier, en deux mois de marche, à travers tous les genres de

pays, forêts, jungles, clairières, broussailles, rochers, marécages, pas un de nous ne fut mordu par un serpent ou piqué par une mouche.

Je passe sur les détails de notre arrivée et la construction du Vihara ; je commençais à trouver le temps long et je combinais mes plans de voyage dont le meilleur était fort peu pratique ; nous étions sur le versant oriental de l'Indo-Chine, par conséquent, en suivant l'un quelconque des nombreux ruisseaux qui arrosaient la montagne, j'arriverais certainement en quelques semaines en plein Annam. Nous demeurions sur un plateau herbu complètement entouré d'une forêt de multipliants ; l'air y était sec, aromatique et chargé d'électricité ; aussi, selon les Écritures, notre supérieur nous avait ordonné une retraite sévère, et, seul de la communauté, j'avais le droit de sortir pour récolter les fruits nécessaires à la subsistance de tous. J'étais entièrement pris par la magie du site et par ce charme certain que dégage une collectivité de volontés unies vers un même idéal.

Un jour dans la forêt, en sautant par-dessus un tronc vermoulu, le bruit que je fis réveilla une de ces petites vipères à tête plate que je recherchais ; elle se dressa plus rapide que l'éclair ; mon regard rencontra ses yeux ronds et fixes, elle s'enfuit à toute vitesse. Aussitôt, le chasseur ressuscita en moi ; je me précipitai après elle sautant à pieds joints, je lui écrasai la tête avec mes talons. Je recueillis aussitôt le venin de ses réservoirs et, ayant nettoyé une pierre creuse, je l'y déposai ; puis je rentrai au monastère, bien décidé à partir le soir même.

Je pus mettre heureusement mon projet à exécution, et dès que la lune se laissa apercevoir à travers les larges feuilles de figuiers, je me mis en route, vêtu de la robe jaune sous laquelle je cachai ma sarbacane et mes flèches, portant le vase à aumônes et armé de beaucoup de confiance en mon étoile. L'entreprise était téméraire ; de la part de ceux que je quittais je n'avais rien à craindre, mais j'allais m'exposer à tous les dangers dans un pays infesté de bêtes féroces. Les pentes rapides qui descendent des montagnes sont en effet un fouillis inextricable de hautes herbes, de buissons épineux et de roches, où gîtent des tigres en grand nombre. Je commençai à les entendre dès la cinquième nuit de marche, et, pour dormir un peu, je dus dès chaque coucher du soleil grimper sur un gros arbre, me fiant à ma bonne fortune pour éviter soit la rencontre d'un scorpion dans le creux du bois, soit le risque d'être découvert sur une grosse branche par un de ces terribles mangeurs d'hommes.

Vers le milieu du sixième jour, je découvris du haut d'un rocher un mince filet d'eau coulant dans la prairie basse; j'y courus avec joie, car je n'avais pas bu depuis mon départ; et, ma soif étanchée, je le suivis, persuadé qu'il me conduirait quelque part vers l'Est; je prenais d'ailleurs les points de repère, la nuit d'après les étoiles, sur la position desquelles je m'étais informé auprès des bouddhistes. Mon ruisseau augmentait peu à peu; un beau jour, je le vis former une petite cascade; son cours devenait plus rapide, je voulus m'en servir ; je me construisis une sorte de radeau étroit avec des lianes et des feuilles,

que je remplaçais tous les jours. Je cassais un jeune arbre de 2 à 3 mètres qui me servit de gouvernail et d'aviron, et j'embarquai insoucieusement sur une eau accidentée et assez rapide.

L'un des jours suivants j'aperçus un homme de grande taille, conduisant un bœuf ; je ne pus m'arrêter à cause de la violence du courant. Quelques heures plus tard un bruit inconnu me fit dresser l'oreille, il ressemblait assez à celui de la mer sur des brisants ; très lointain d'abord, il augmenta brusquement à un détour de la rivière ; mon cœur se serra, j'avais reconnu un rapide ; trop inexpérimenté pour avoir confiance dans le maniement de ma godille, je me sentis perdu pourvu que la cascade fût haute. Rien à faire ; les deux rives s'encaissèrent brusquement dans des murailles de granit ; le bruit devint assourdissant, je filais bien plus vite qu'un cheval au galop, j'aperçus la barre d'écume qui se formait au-devant des roches à fleur d'eau ; je fermai les yeux et me cramponnai à mon radeau. La sensation d'une chute, une contusion, un plongeon ; je me vois au fond d'une eau plus calme, je remonte d'un coup de talon désespéré et j'arrive épuisé sur une langue de sable où je perds connaissance.

Je fus rendu à la conscience par une douleur aiguë qui me déchirait le dos ; je sentis un poids énorme m'étouffer, une haleine puante me suffoqua ; je devinai, avec terreur, car j'étais tombé la face contre terre, qu'un tigre était sur moi ; il ne se pressait pas de m'emporter, je sentais sa langue rapeuse lécher le sang qui coulait de mon pied ; je vis, avec la rapidité

fulgurante de l'agonie, une flèche sortie de ma robe, le tigre piqué et me tuant dans son spasme de mort. Je voulus tenter la chance : avec une lenteur de Peau-Rouge, je repliai le bras, saisis une flèche, la sortis, et je me préparais à me tourner de côté pour voir mon ennemi dont le flanc devait être à ma portée, lorsqu'il poussa un rugissement épouvantable et s'accroupit sur mon corps en m'enfonçant les griffes dans les chairs ; je crus mourir de douleur ; dans une convulsion je tournai violemment la tête et aperçus un homme de haute taille qui sortait lentement du bois et approchait de la rive, les bras collés au corps et le regard rivé sur le tigre ; je mourais d'étouffement, de douleur, de faiblesse et de colère ; j'avais ce bras qui tenait la flèche écrasé par une patte de l'animal, je sentais ses griffes sortir et rentrer dans ma chair vive ; au bout de quelques secondes, une grande lassitude m'envahit, j'oubliais la souffrance, je regardais ma situation en spectateur. Je voyais l'homme approcher lentement ; c'était une admirable musculature, il me paraissait gigantesque ; je goutais toute sa perfection physique avec une entière sérénité ; comment se fait-il, me disais-je, qu'il porte sa barbe ? Il n'est pas de ce pays ; je voulus regarder mieux son visage, mais mon épuisement me faisait voir devant ses yeux un nuage violet, à travers lequel passait le feu de ses prunelles claires. Le tigre continuait à gronder sourdement, et j'entendais sa queue puissante battre la terre, avec le bruit du fléau sur le sol dur. L'homme était à quelques pas de nous ; je sentis les griffes du tigre entrer plus profondément ; il allait sauter, mais un

frisson courut sur sa peau, il eut un miaulement suraigu ; l'homme était là et lui avait mis une main sur les yeux et l'autre sur le mufle ; les jambes de l'animal tremblèrent, les muscles terribles se détendirent, les griffes quittèrent les gaines rouges qu'elles avaient creusées dans ma chair, le poids terrible qui m'étouffait fut ôté de ma poitrine, la bête féroce s'en alla en rampant aux pieds de mon sauveur, la tête aplatie, les oreilles basses comme un chien sous la menace du fouet ; je la vis disparaître peu à peu dans les fourrés profonds.

L'homme me prit dans ses bras, me lava dans la rivière et appliqua sur mes blessures les feuilles d'une petite plante en les bandant avec des lianes vertes et flexibles. — Tu as deviné que ce dompteur était Théophane ; le reste de notre histoire n'offre pas d'intérêt ; laisse-moi maintenant espérer que l'inconnu ne troublera pas ton sommeil, que je souhaite profond et bercé de beaux rêves.

Écris-moi, chère Stella, je t'aime de jour en jour davantage.

Au Pays des Esprits [1]

(*Suite*)

CHAPITRE XX

SUR L'OCCULTISME, SES USAGES ET SES ABUS

Me voici maintenant amené par mon récit à une de ces périodes où la terre indienne semble respirer, au milieu des calamités extérieures ou intérieures qui s'accumulent sans cesse sur ce malheureux pays. Pendant un instant de cette fausse paix, de cette trêve trompeuse où la main du démon de la guerre cesse d'étreindre la sanglante poitrine de l'Inde, je trouvai la possibilité de cultiver systématiquement ces renseignements qui élevaient mon âme jusqu'aux dieux de l'antiquité et me faisaient communier avec les êtres

(1) Voir l'*Initiation* de juillet 1901. — Les chapitres XII à XVIII contiennent le journal de John Cavendish Dudley, ami du chevalier de B... Ce journal raconte les événements de la vie du chevalier depuis le moment où il fut trouvé encore vivant dans les bois, jusqu'à son départ pour l'Inde. Dans les chapitres XVIII et XIX parus dans l'*Initiation* (avril, juin, juillet 1901), le chevalier reprend le récit de ses aventures dans l'Inde, vingt ans après avoir quitté l'Angleterre. Nous espérons pouvoir donner ultérieurement le journal de John Cavendish Dudley. (Note du traducteur.)

saints dont la puissance remplirait notre monde d'anges si nous ne les chassions pas avec nos œuvres de démons.

Presque les plus heureuses de ma vie furent ces heures que je passai au sein de la fraternité glorieuse dont j'ai esquissé les enseignements au cours des précédents chapitres. Tant que j'en ressentis l'influence, il me sembla que je vivais au milieu d'anges, de dieux, d'esprits ; et, à mesure que les sublimes idées qu'ils ouvraient devant moi me devenaient plus familières, je me réconciliai avec le dur présent, je me sentis plus confiant en l'inévitable avenir. Et cependant, je comprenais alors comme maintenant, lorsque je rappelle à mon souvenir ces extatiques et célestes entretiens, combien ils me rendaient impropre à un séjour sur la terre, à un retour à ses dérèglements et à ses crimes. Je *savais* qu'il me fallait non seulement y retourner, mais encore prendre une part active aux terribles événements qui allaient se produire, danse mortuaire plus lugubre qu'aucune de celles qui avaient déjà terrifié cette terre maudite de l'Orient. Je savais aussi par la force de ces dispositions prophétiques, fléau et bénédiction du voyant, qu'un épisode se préparait dans ma vie bien différent des précédents ou de ceux qui pourraient le suivre. Enfin ces avertissements, bien que ne pouvant être écartés ni modifiés, ne me permettaient pas d'éviter les récifs et de gouverner le vaisseau de ma vie en dehors de la mer orageuse où il était menacé de sombrer.

Le moment de clore nos séances était venu. Les mystiques Bygas, les nobles Brahmines et les frères

aesociés, dont plusieurs étaient étrangers, allaient se séparer et partir par différents chemins. Les anges de lumières qui avaient rempli leur fonction parmi nous allaient s'envoler vers des scènes plus brillantes, mais non plus religieuses. Les esprits qui nous avaient servis monteraient, grâce à leurs efforts en notre faveur, un degré dans l'échelle de l'évolution, et les cryptes solennelles des anciens temples allaient devenir silencieuses, désertes, abandonnées à la désolation qui tombe sur chaque chose, chaque créature, dont la vie a été et n'est plus.

Tous ceux qui s'étaient rassemblés dans notre temple souterrain pour prendre une part des sublimes enseignements qui y étaient communiqués, s'étaient dispersés comme les neiges de l'hiver écoulé, sauf mon ami Brahmane Nanak-Rai et moi-même.

Au moment de notre départ des environs d'Ellora, nous étions accompagnés par le capitaine Graham, jeune Écossais dont j'avais fait la connaissance quelques années avant pendant mes voyages avec le professeur Von Marx et que j'avais ensuite rencontré errant comme moi-même parmi ces temples merveilleux. Quelques années s'étaient écoulées depuis notre première rencontre et le temps avait apporté de grands changements en nous ; nous nous reconnûmes cependant immédiatement et nous renouvelâmes avec plaisir une connaissance qui était déjà de l'amitié. Ses sympathies pour les études spiritualistes et le don de seconde vue qu'il possédait m'avaient plus particulièrement attiré vers lui. Il avait obtenu un court congé et avait quitté son régiment à Allahabad dans

le but de visiter les fameuses caves d'Ellora, où je fus assez heureux pour le rencontrer et le guider dans les ruines qui m'étaient familières.

Je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas apte à devenir membre de notre association dont il ignorait profondément l'existence, comme tant d'autres qui foulaient chaque jour la place où elle se réunissait. Cependant il ne manquait pas de certaines aspirations vers la connaissance métaphysique et pouvait devenir un disciple dans l'école de philosophie dont Nanak-Rai était un des plus forts adhérents. Je le présentai à mon savant Brahmane, heureux à la pensée des trésors de sagesse que le jeune néophyte allait recevoir d'un tel professeur. Tels étaient mes deux compagnons pendant mon voyage à Bénarès où le Brahmin résidait et où j'avais loué moi-même un logement temporaire dans les environs. C'était, comme je l'ai dit, un moment de trêve dans la vie politique de l'Hindoustan ; rien ne vint donc troubler nos discussions sur les points les plus abstraits de l'occultisme et de la métaphysique.

Un jour que nous causions en fumant des cigares parfumés sous le vigoureux ombrage d'un bouquet de palmiers, mon ami commença avec quelques hésitations à me questionner sur les pouvoirs occultes des fakirs que j'entretenais dans mon établissement.

Après un grand nombre de circonlocutions, je finis par comprendre le but de ces questions. Il désirait savoir jusqu'à quel point les connaissances magiques attribuées à ces extatiques pouvaient être employées à attirer l'amour des femmes. Je traitai d'abord le

sujet avec le mépris et l'indifférence qu'il méritait ; mais je m'aperçus bientôt que le capitaine Graham parlait sérieusement et même avait l'intention de se servir pour lui-même de ces pouvoirs. Je tressaillis et lui demandai assez brusquement, je pense, comment un homme comme lui pouvait penser à se servir d'un art si peu digne et dans un but si bas. Le capitaine, sans me témoigner de ressentiment pour la sévérité de ma réponse, tourna vers moi ses clairs yeux bleus et me dit : « Mon cher Chevalier, pensez-vous que l'exercice de pouvoirs dont la nature nous dote est mauvais ? »

— Tout dépend du but, répondis-je.

— D'accord ; mais, supposez que la nature m'ait doué de pouvoirs psychologiques très étendus, penseriez-vous que je commettrais un acte bas et indigne si j'exerçais ces pouvoirs pour me faire aimer d'une femme que j'adore ?

— Je ne vois rien à objecter à cela.

— Eh bien ! vous admettez la seule proposition sur laquelle je discute, dit mon ami. Alors, où est le mal d'ajouter aux pouvoirs dont la nature nous a doués des pouvoirs occultes encore plus puissants, pourvu, bien entendu, que le but soit le même et que je cherche seulement à m'assurer l'affection de la femme que j'aime ?

— Celle que vous aimez ne vous rend pas votre affection ?

— Non !

— Et vous voulez la forcer à vous aimer, malgré sa volonté ?

— Je voudrais incliner cette volonté vers la mienne, Chevalier. Si je réussissais, me croyez-vous capable de faire un mauvais usage de mes avantages ? Je veux épouser une femme à laquelle je n'ai pu arriver jusqu'à présent à inspirer mes propres sentiments. Quel tort pourrais-je lui faire en dévouant ma vie à son bonheur ?

— Graham, répondis-je, si vous étiez un esprit élevé, délivré des grossiers désirs et de l'égoïsme terrestre, si vous habitiez une sphère où les aspirations soient plus hautes, plus saintes que sur la terre, penseriez-vous à employer pour la satisfaction d'une passion purement sensuelle vos pouvoirs spirituels ?

— Par le Ciel, Chevalier, répliqua mon ami, en tressaillant et en marchant avec agitation, je n'avais jamais étudié la question sous cet aspect. Certes, l'idée seule de demander à des Esprits bienheureux de s'occuper de cela est un blasphème.

— Vous m'avez bien répondu, Graham ; mais ne vous apercevez-vous pas que vous excluez l'intervention des bons Esprits à l'examen ? Et s'il en est ainsi, quelle sorte d'êtres seraient donc attirés pour vous servir et voudraient vous aider dans vos enchantements ?

— De mauvais Esprits, certainement, ou du moins des Esprits d'un rang moins élevé qu'il ne serait désirable pour moi ; mais, cher ami, vous savez qu'il existe en nous certains pouvoirs et dans la nature certaines forces occultes à l'aide desquels il serait possible, sans l'aide des Esprits, d'arriver au but

voulu. Vous-même, Chevalier, avez souvent prouvé votre irrésistible volonté et votre facilité à plier la volonté des autres à votre désir ; pourquoi ne pourrais-je pas me servir d'une influence du même ordre pour me faire aimer ?

— Vous avez constamment essayé ?

— Oui !

— Et sans succès ?

— Sans aucun succès !

— Vous avez donc simplement prouvé ce que je vous ai souvent dit concernant les conditions qui peuvent s'interposer pour annihiler les effets des impressions psychologiques.

— Voulez-vous me rappeler, en substance, votre théorie ?

— Je crois que ma *Volonté*, revêtue d'un corps par ma force magnétique, est assez puissante pour agir sur une montagne, pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle entre le courant de mon magnétisme et la montagne sur laquelle je veux agir ; vous pouvez forcer qui vous voulez à vous aimer, vous haïr, vous obéir, malgré la distance ou les obstacles matériels, mais il est indispensable qu'il n'y ait aucun courant magnétique contraire entre vous et votre but, aucune volonté plus puissante que la vôtre opérant contre vous. Dans ce cas, votre action serait certainement contrariée et votre magnétisme dissipé dans l'espace.

— Mais comment puis-je avoir connaissance de ce fait ? Et comment m'y opposer ?

— C'est une chance à courir. Nous ne sommes pas encore assez clairvoyants pour être maîtres de toutes

les situations que nous voudrions expérimenter ; soyez sûr que ces magnétismes contraires provenant de mille sources inconnues sont la cause réelle des insuccès qui se produisent dans les cas similaires au vôtre. Le succès est plus fréquent lorsque l'opérateur est électriquement positif et le sujet passif ou négatif. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le cas du plus vil des criminels, le séducteur licencieux. Il projette toute sa force psychologique sur une personne négative et entièrement sans défense. Ceux qui entourent cette personne probablement inconscients du danger qu'elle court, n'exercent aucune influence neutralisante, aucun magnétisme contraire pour détruire celui de l'envoûteur. Le résultat est la soumission du plus faible au plus fort, la victoire d'un démon sur un ange.

— Je suis contraint d'admettre votre explication, répliqua Graham ; je sais que vous avez souvent revendiqué la souveraine puissance, pour la Volonté. Je vous ai aussi entendu insister sur les causes qui la rendent si active dans certains cas, sans effets dans d'autres. Soit. Je me vois forcé de rejeter l'aide des bons Esprits et l'exercice du pouvoir psychologique. Mais n'existe-t-il dans la nature aucune drogue, aucun charme, enchantement ou talisman par quoi l'occulte puissance de la nature soit employée à la réalisation de mon désir ? Je sais que je vous blesse, mon ami, vous allez me mépriser, peut-être me haïr pour toutes ces questions si importantes pour moi, si dégradantes pour vous ; mais, Chevalier, vous n'aimez pas, vous n'avez jamais aimé, vous ne pouvez même pas com-

prendre ce qu'est l'amour. Oh ! croyez-moi, l'amour est plus fort que la mort, plus cruel que la tombe ; tout le reste, esprit, sagesse, piété, science, espoir du ciel ou crainte de l'enfer, tout pâlit devant ce géant : la passion ; mais je le vois, je parle dans le vide, vous ne pouvez me comprendre :

— Vous vous trompez, répondis-je, pressant amicalement la main de mon pauvre ami et en prenant le ton le plus sympathique qu'il me fût possible : je peux vous comprendre et je vous comprends. Bien qu'aucune mortelle n'ait encore provoqué en moi la passion, je le sais, le jour viendra, Graham, où je serai blessé par l'amour ; bien plus, quand j'aimerai comme vous aimez maintenant, désespéré et conscient d'un malheur silencieux et de toute la vie, je me mépriserais moi-même et renoncerais à mon art, si je croyais possible d'être amené à m'en servir dans le but de me rendre maître de la femme que je sais devoir être forcé d'aimer en vain.

— Vous, aimer en vain, Chevalier, s'écria mon ami avec autant d'étonnement que de naïveté ; c'est impossible !

— Votre partialité vous rend flatteur pour votre ami, Graham et vous ne jugez pas comme il doit l'être le caractère de la femme dans ses côtés les plus nobles. Ce que je vous dis est la vérité, et bien que je n'aie pas encore vu physiquement celle dont je vous ai parlé, je sais qu'elle n'appartient pas à la classe des femmes que les hommes puissent se vanter de conquérir facilement et qui sont dignes de ceux qui les achètent. Pour chaque homme *véritable*, il existe

une femme qui doit être et est son âme sœur. C'est celle que je ne pourrai conquérir sur terre, mais que j'obtiendrai dans les cieux. Revenons, consultons-nous comme des étudiants en occultisme, plutôt que comme des hommes s'efforçant de gagner l'amour d'une femme par des bas et vils moyens. Les charmes, les sorts, les enchantements ne doivent leur réussite qu'à l'aide d'esprits ou d'impressions psychologiques. J'ai déjà essayé de vous montrer que les esprits qui voudraient vous assister vous lieraient à eux par des liens si forts, que lorsque vous deviendriez comme eux un esprit, vous vous trouveriez enchaîné dans un rapport magnétique difficile à briser, horrible à supporter. Nous avons aussi envisagé la réussite possible ou l'insuccès dans les impressions psychologiques. Sur quel art voudriez-vous encore me questionner ?

— Vous ne m'avez pas répondu jusqu'ici, Chevalier, sur l'effet des charmes et talismans ? La puissance qu'on leur attribue est-elle entièrement une fiction ?

— Voyez ce mouchoir, Graham ; je l'ai acheté hier au bazar ; quelle influence existe, d'après vous, dans sa fabrication ou dans le fait qu'il a été exposé pour la vente ?

— Certainement, aucune que je sache !

— Eh bien, placez-le maintenant entre les mains d'un sensitif ou d'un psychomètre, vous pourrez découvrir mon caractère et mon portrait physique ; bien plus, les plus secrètes intentions de mon esprit se seront imprimées dans les fibres de ce mouchoir. Vous l'admettez ?

— Nous avons eu des preuves de ce que vous avancez. Continuez.

— Supposons maintenant qu'au magnétisme qui adhère à ce tissu même, j'ajoute quelque pensée fortement concentrée; ne pensez-vous pas que cette pensée y serait aussi renfermée? Et cette impression volontaire de mon Esprit sur cette substance inanimée, ne constitue-t-elle pas un talisman?

— La vertu des talismans est donc réelle! s'écria Graham triomphant!

— Patience! répliquai-je. Avant de continuer nos raisonnements sur la possibilité de réaliser votre but par des moyens occultes, laissez-moi vous développer les conséquences ordinaires de ces sortes d'actions. Vous pensez que je ne comprends pas la nature de l'amour humain. Au point de vue philosophique, je le comprends mieux que vous. L'amour ou le mobile qui en porte le nom peut avoir trois causes: la première est une affinité magnétique, un mouvement des atomes matériels du corps humain qui, mis en présence d'une autre série d'atomes pour lesquels ils ont une forte affinité, causent cette attraction puissante qu'on est convenu d'appeler amour. Ceci est une simple affinité magnétique et correspond à l'affinité chimique qui existe entre les atomes des corps de la nature, avec cette différence que l'affinité chimique est permanente et ne varie pas, tandis que l'affinité magnétique qui pousse le libertin vers sa victime finit invariablement par une dépolarisation suivie de froideur, d'indifférence et de dégoût. Il n'est même pas rare de voir ces intrigues basées sur l'attraction

passionnelle seule finir par une répulsion si intense qu'elle pousse le séducteur à devenir meurtrier. Croyez-moi, ce n'est pas sans raison que les phrénologues placent l'un près de l'autre sur le crâne les organes de la luxure et de la destructivité.

— Admirable, mon cher philosophe! s'écria le pauvre Graham, éclatant de rire à ma grave analyse d'une passion que l'expérience seule pouvait, d'après lui, faire connaître. Voilà pour la première phase de l'amour ; quelle est la deuxième?

— La deuxième n'est pas de l'amour. C'est seulement de l'amitié ; cela peut devenir une base excellente d'union entre un homme et une femme et a bien plus de chance de durée qu'une passion éphémère. Mais ce n'est pas de l'amour, et ceux qui s'unissent sur de telles bases, bien qu'éloignés par principe de toute infidélité, peuvent ressentir les émotions de l'amour pour d'autres.

— Ah ! très bien : d'accord ! de l'amitié entre mari et femme ou entre deux hommes! J'éprouve la plus vive amitié pour vous, Chevalier, mais je n'ai pas la moindre envie de vous épouser quels que puissent être mes sentiments si vous étiez femme. Non, non, cher Mentor, l'amitié n'est pas l'amour ! j'en suis parfaitement certain ; maintenant au n° 3. Ah ! vous soupirez? Je commence à croire que vous êtes plus engagé que vous voulez bien l'admettre. Non? Eh bien, cette emphatique négation est votre confession, et me voilà forcé d'attendre que vous soyez pris comme je le suis ; mais continuons, je suis pressé de connaître ce qu'est votre n° 3.

— Une affinité de l'âme, Graham, la connaissance de ce fait que l'homme et la femme n'ont actuellement aucune forme de vie, séparée, qu'ils sont complémentaires et que leur existence, l'un sans l'autre, est imparfaite. La vie est un binaire, Graham, et l'amour, l'amour réel, l'amour d'âme est le trait d'union entre les deux parties séparées. Il existe, en dehors du charme personnel et des connaissances mentales. Il annihile l'égoïsme, subsiste dans la maladie ou la santé, meurt enfin et comprend le ciel, seulement dans une union que la mort peut interrompre, mais non détruire. L'affinité spirituelle survit à la mort et au tombeau, unit les deux moitiés d'une âme et rend parfaite dans l'éternité la nature binaire de l'homme et de la femme, en en faisant un ange.

—Chevalier, répliqua mon ami, si vous n'avez jamais aimé, vous le méritez ; et bien heureuse celle qui pourra s'attirer l'affection que vous venez de décrire... Encore ce pesant soupir ! Vous me forcerez de croire que vous êtes l'amant dédaigné et que je suis l'amant heureux.

Mais, cher ami, vous ne m'avez pas encore informé quel effet je dois attendre des philtres d'amour ou d'autres méthodes magiques dont vos fameux fakirs sont professeurs ?

— Mes fakirs sont des occultistes, Graham, et non des charmeurs Vaudoux. Mais pour revenir à votre question, voici ma réponse : Quoique l'on puisse par l'usage de certaines drogues ou vapeurs produire une excitation passagère, l'effet n'est que temporaire ; on

peut influencer momentanément mais non changer complètement une volonté, exciter une attraction passionnelle, non créer des sentiments durables. Ces drogues produisent l'illusion, jettent un charme, mais leurs effets transitoires sont toujours suivis d'une dépolarisation, d'une réaction profonde qui provoquent une antipathie aussi forte que l'attraction avait été violente.

— Je le vois, s'écria mon pauvre ami, vous êtes un maître sévère mais vrai. En outre, nos expériences me prouvent que vous avez raison. J'aurais certes risqué ma vie et donné mon âme pour obtenir l'amour de celle que j'adore ; mais la seule possibilité de changer en dégoût la tolérance actuelle est un risque trop terrible ; c'est assez. Il n'y a plus pour moi d'espérance. Et maintenant, chevalier, que les profondeurs de ma faiblesse ont été ouvertes devant vous, retournons à l'occultisme. Vous dites que le magnétisme dont on peut charger un objet lui donne une vertu talismanique. N'y a-t-il donc pas de talismans naturels ?

— Des millions, Graham, si notre vue pouvait les discerner. Il y a des milliers d'herbes et de pierres dont la puissante influence peut nous guérir, nous rendre joyeux ou tristes. Il existe des objets, liens puissants entre le visible et l'invisible, qui peuvent influer sur nos sens et sur notre esprit. Ceux qui, dans leur science orgueilleuse, méprisent ces forces occultes de la nature et essaient d'éteindre notre croyance par le mot effrayant « superstition », sont eux-mêmes des sots.

(*A suivre*). SEDIR.

LES SCIENCES CHINOISES (1)

LA CLEF ORIENTALE DES FAUX PARADIS

(*Suite*)

Préparation de la pipe. — Le Chandoo est beaucoup trop fluide pour pouvoir être introduit dans la petite ouverture du fourneau et fumé tel quel. Il est indispensable de le priver de son eau par dessiccation au-dessus de la lampe, après cela de le ramollir par une chaleur ménagée et de le façonner pour qu'il puisse être fixé convenablement dans cette ouverture.

C'est avec l'aiguille à opium qu'on arrive à ce résultat. On plonge son extrémité effilée dans le Chandoo, et l'on soumet l'opium resté adhérent à la chaleur de la lampe au-dessus de la cheminée en verre, en ayant soin de rouler l'aiguille entre le pouce et l'index. L'opium se boursoufle en une bulle sphérique, se dessèche peu à peu et reste à l'état pâteux, grâce à la chaleur ; on le roule alors avec l'aiguille sur la plate-forme du fourneau pour lui donner une forme conique qui facilite son introduction dans la pipe.

(1) Voir l'*Initiation* d'avril 1902.

Dès qu'il est arrivé à une consistance pilulaire par l'effet du refroidissement, on introduit l'aiguille dans l'ouverture du fourneau, on fixe la boulette d'opium et on retire rapidement l'instrument par un double mouvement de torsion en deux sens, facile à saisir. La boulette d'opium engagée dans l'ouverture reste percée par le retrait de l'aiguille d'un canalicule qui servira de cheminée.

La pipe est, dès lors, prête à être fumée, elle est chargée d'une quantité d'opium variant entre 20 et 30 centigrammes. Le fumeur augmente cette quantité en plongeant deux ou trois fois l'aiguille dans le Chandoo avant d'en charger la pipe.

Quand l'opium placé à l'extrémité de l'aiguille est soumis à la chaleur de la lampe, il se comporte de différentes manières, suivant sa qualité et sa composition. C'est ce que j'ai appelé ses qualités plastiques. Un bon Chandoo reste assez facilement adhérent à l'aiguille, il se gonfle en une grosse bulle translucide brun doré en exhalant une odeur douce et agréable. L'extrait d'opium des pharmacies, dans les mêmes conditions, se carbonise rapidement, reste opaque et répand une odeur piquante, provoquant la toux. Un opium trop riche en narcotine, manipulé ainsi, devient trop liquide à chaud ; il se détache de l'aiguille et, lorsqu'on le façonne sur le fourneau de la pipe, il est collant et poisseux comme de la glu. En outre, il obstrue le fourneau quand on le fume.

L'opium ne doit jamais rentrer en ignition comme le tabac quand on le fume et la température de la lampe doit rester assez faible (250 à 300° au plus)

pour qu'il se carbonise le moins possible; la plus grande partie de l'extrait doit se transformer par volatilisation en fumée blanche, épaisse, aromatique.

Manière de fumer. — Le fumeur est couché sur une sorte de lit de camp, sa tête soutenue par un oreiller. Il retourne le fourneau chargé d'opium au-dessus du verre de la lampe, dans la position bien connue donnée à une pipe de tabac qu'on allume au-dessus d'une lampe, puis il respire lentement, mais largement de façon à se remplir les poumons de fumée qu'il rejette par les narines avec la même lenteur.

Il ne faut pas croire que cette description sommaire comporte tout ce qu'il faut pour fumer. Mais il ne faut pas croire non plus que c'est la richesse ou l'originalité du fumeur qui lui font rechercher des engins d'une forme ou d'une matière spéciale. Pas un d'entre eux, pas un des mouvements qui les manient, ne sont indifférents dans le résultat à obtenir. Et je crois bon de donner ici un aperçu très rapide de la variété inouïe d'effets qu'on peut obtenir, en changeant tant soit peu la manière de faire, ou la composition même des objets.

Un fourneau neuf est toujours désagréable, fait coller et parfois brûler l'opium, et donne à la fumée un goût âcre et spécial. Le fourneau trop plat se remplit rapidement du résidu fumé. L'orifice trop petit se bouche très vite, surtout s'il n'est pas recouvert de cuivre, et l'opium se carbonise à son entrée insuffisante.

Plus la pipe est courte, plus la fumée est chaude en arrivant au fumeur, et moins elle abandonne en route

de principes stupéfiants, mais aussi toxiques. La pipe de $0^m,40$ de tuyau est la meilleure, à condition qu'elle n'excède pas 4 millimètres de largeur de tuyau évidé.

Il faut éviter de fumer dans une pipe neuve, à cause du mauvais goût. Mais bien davantage il faut se garder de fumer dans une pipe ancienne, dont on ne connaît pas le premier propriétaire, et si l'on ne sait pas, par lui, la quantité approximative de l'opium fumé par le tuyau. En effet, la fumée, se refroidissant entre le fourneau et le fumeur, abandonne, sur les parois internes du tuyau, un résidu, très âpre, très riche en morphine et en alcaloïdes, qui augmente beaucoup l'agrément et l'action de l'opium fumé par la suite. La matière dont on fait communément les pipes est le bambou ; c'est une des meilleures, en ce qu'il s'imprégne entièrement de la fumée, et que, au bout de plusieurs années de fumerie, le bambou le plus clair est devenu, par endosmose, un tube d'un noir brillant, parfaitement *culotté*. Les seules substances préférables au bambou sont : la corne, l'ivoire, l'écaille, et surtout la canne à sucre ; celle-ci devient rapidement excellente ; mais, à cause de la porosité de la canne, son mérite décroît aussi vite qu'il avait crû. L'ivoire devient lentement bon, mais, de même que l'écaille, il devient, à la longue, parfait et demeure tel. Des pipes, de valeur inférieure pour le fumeur, mais de grande recherche, se font en peau de reptile, ou de requin, en os de buffle, en bois de fer, en ébène (détestable), en racine de bambou ou de thuya. J'en ai vu quelques-unes en métal massif,

étain, cuivre, or : mais ce ne sont que des fantaisies peu appréciables. La pipe vulgaire en bambou est la plus facile à se procurer, la moins chère et l'une des plus recommandables. Toutefois, il est si vrai que l'opium, qui s'attache aux parois du tuyau, augmente la richesse des fumées successives, qu'une pipe en bambou simple, mais authentiquement vieille, sera vendue sensiblement aussi cher qu'une pipe neuve en écaille ou ivoire. Ces dernières, quand elles ont beaucoup d'usage, atteignent un prix fantastique. Une pipe d'ivoire ancien se vend couramment 300 francs. La pipe d'écaille blonde, incrustée d'or, qui avait appartenu à Luu vinh phuoc, fut vendue au prix, fabuleux pour le pays, de 525 francs.

Malgré que ce soit beaucoup moins élégant, il est préférable d'employer la lampe entièrement en cristal ; elle se nettoie plus facilement ; et, seule, la propreté méticuleuse de la lampe donne une lumière égale ; puis on est toujours à même de constater le niveau de l'huile, dans laquelle la mèche doit tremper complètement.

Les pots qui contiennent l'opium peuvent être en étain, en verre, en corne, en faïence, en ivoire. L'opium très liquide doit être mis dans des pots de faïence ou de corne, sur lesquels le couvercle se pose, sans vis ni coïncement ; il se produit ainsi une évaporation lente, favorable à la fermentation. Les opiums secs, en état d'être fumés présentement, ou qui doivent attendre, sont de préférence conservés dans l'étain ou l'ivoire, avec couvercle à frottement dur, ou à l'émeri. Quand l'opium est trop dense pour être pris à l'aiguille, on le prend au couteau ; du couteau

on le roule en pilules sur l'aiguille, chauffée au préalable. Quand l'opium est absolument sec, on le trempe au bain-marie, en laissant tomber une goutte d'alcool rectifié sur l'extrait. Quand l'opium présente une surface de fermentation, on malaxe le tout.

L'opium, quoi qu'en disent les modernistes, doit toujours se fumer dans la position couchée, les membres naturellement étendus, les vêtements lâches et légers. Pendant l'aspiration, le fumeur est sur le côté gauche, la main droite opérant, ou, ce qui est préférable, sur le côté droit, si quelqu'un en face de lui le supplée dans la fabrication des pipes ; après l'aspiration, le fumeur, généralement, se tient couché sur le dos ; en tout cas, cela est nécessaire, quand on a fini de fumer.

Si le fourneau est plein du résidu de l'opium qui vient d'être consommé, la force de la fumée passant à travers ce résidu s'augmente considérablement, les parois étant alors saturées d'alcaloïdes. La pipe courte donne, suivant le cas, une exacerbation ou une stupéfaction trop rapides, quand il s'agit de suivre une méthode expérimentale.

La pipe neuve est trop longtemps sans effet *stable*, à cause de l'absorption des éléments de la fumée, inégalement faite dans les parois poreuses.

En usage depuis un certain temps, la pipe n'a plus le même pouvoir absorbant ; son intérieur est tapissé d'une certaine quantité de résidus d'alcaloïdes cuits, mais non fumés, trop lourds pour avoir fait le trajet du tuyau tout entier. L'action de ces résidus sur la fumée qui passe est très sensible ; elle doit être soi-

gneusement déterminée comme un facteur important; on s'en aperçoit d'ailleurs facilement aux goûts très divers que revêt un même opium, dans des pipes de même matière et de même forme, mais de temps et d'usage différents. Il faut surtout prendre attention à ce qu'une pipe, dans laquelle on vient de fumer plus d'une heure, s'échauffe lentement, et développe d'une façon très aiguë toutes les propriétés de l'opium endormi dans le tube. Une même quantité d'opium fumé doit produire, et produit en effet sur le fumeur les mêmes impressions; et l'on s'étonne parfois de l'accélération singulière dans les résultats à la fin de la fumerie; cette accélération ne provient pas de l'état du fumeur, ni de sa plus ou moins grande réceptivité à tel ou tel moment de l'absorption; elle provient de l'état de chauffe de l'instrument, chauffe qui développe les propriétés et exacerbe les effets d'un opium caché; c'est là un facteur dont on néglige d'autant plus volontiers l'évaluation, que ses éléments entrent en jeu d'une manière imprévue, et ne sont pas visibles. On attribue trop facilement au hasard ou à des causes vagues la conséquence tragique d'un fait physique; et c'est l'occasion de répéter ici que tout, dans les expériences, peut et doit être pesé et évalué.

Mais l'influence la plus grande se fait sentir dans le plus ou moins de cuisson de la pipe à fumer. Les alcaloïdes, très délicats, qui composent la drogue, subissent des transformations et des dépréciations incalculables, pour un instant de plus ou moins d'exposition à la flamme, pour un mouvement de malaxation, en plus ou en moins, autour de l'aiguille. Dans

l'opium des hédonistes, la morphine et la thébaïne s'exaspèrent à la chaleur, puis se volatilisent à sa trop grande intensité, la thébaïne beaucoup plus rapidement que la morphine ; et cela est une raison de plus pour l'abêtissement final des hédonistes purs.

Le vrai plaisir, en effet, consiste à fumer un opium cuit avec homogénéité. Dans les opiums des expérimentateurs, les substances lourdes gagnent, à une cuisson prolongée, l'avantage de se dissocier et de demeurer plus facilement dans le « dross », sans ennuyer le fumeur de leur absorption inutile et parfois pénible. Les toxiques purs se volatilisent également ; il s'ensuit donc, au point de vue *hygiénique*, qu'il est préférable du fumer un opium très cuit, et cuit également dans toutes ses parties.

Il n'en est pas ainsi au point de vue de l'*agrément* et au point de vue de l'*utilité*. Le goût fort attrayant du mélange disparaît à sa désagrégation complète par la chaleur, et finit par ne plus offrir qu'une odeur vireuse particulière, qu'on appelle le *recuit*.

C'est le degré qui précède immédiatement celui où l'on dit que *la pipe brûle*, c'est-à-dire qu'une partie des éléments lourds se carbonise, ou même brusquement s'enflamme.

La thébaïne et les autres excitants sont conduits, au premier *floconnement* de la goutte d'opium, à leur maximum d'intensité. A l'ébullition violente, ils s'évaporent, et c'est le gaz provenant de leur combustion inférieure que laisse passer l'opium, quand, au-dessus de la lampe, il gonfle et crève péniblement, comme la suie de nos cheminées.

Les stupéfiants résistent mieux ; une cuisson moyenne les exagère ; une cuisson considérable fait cesser ces exagérations, mais ne diminue en rien leur présence quantitative. La morphine est le plus résistant de tous les stupéfiants et de tous les alcaloïdes. Dans un opium à 10 p. 100 de morphine, on a calculé, dans l'émission de la fumée, que un dixième de pour cent, au maximum, atteint les facultés du fumeur ; une grande partie se dépose le long des parois du tube ; une plus grande partie encore demeure dans les résidus du fourneau. C'est là, et non ailleurs, qu'il faut voir l'explication d'une coutume originale : les hédonistes ultra-civilisés de l'Extrême-Orient préfèrent le *second* opium au *premier*, c'est-à-dire qu'ils font fumer une première fois leur opium avant de lè consommer eux-mêmes ; en effet, dans le « dross », il ne reste plus, pour ainsi dire, d'excitants ; mais il reste tous les stupéfiants, dont une grande quantité de morphine ; cette morphine, dont l'action n'est plus contrariée par la présence des excitants, produit beaucoup plus d'effet calmant et endormant, à la seconde fumerie qu'à la première ; et c'est ce seul résultat que recherchent les hédonistes.

Il reste même encore de la morphine après une seconde cuisson à la lampe dans le dross d'un opium déjà deux fois fumé ; et les pauvres diables, qui veulent se satisfaire à bon compte, trouvent encore, dans les résidus de « l'opium troisième » et de l' « opium quatrième », excités par l'alcool de riz, assez de matière stupéfiante mélangée aux substances lourdes de

la drogue, pour se procurer une ivresse répugnante et stupide.

On conclut de là que ce sont surtout les expérimentateurs et les toxicologues qui doivent porter attention au degré de cuisson de chaleur de leurs pipes, tandis que les hédonistes peuvent, sans tracas de ce fait, se livrer à leur doux ensommeillement.

Pour arriver à donner à la fumée son maximum d'action, et, en même temps, pour obtenir une cuisson toujours égale à elle-même, il serait bon, certainement, de sacrifier un peu de l'homogénéité de la drogue, et d'opérer de la manière suivante :

La goutte étant au-dessus de la lampe, la soumettre à une action violente et rapide, qui n'atteigne que la périphérie. La surface extérieure bout, s'épaissit et durcit presque instantanément, et forme, vis-à-vis de la drogue intérieure, protection contre les effets d'une ébullition prolongée ; à travers cette croûte, qu'on peut porter alors, sans inconvénient, à tel degré de compacité qu'il convient, les rayons caloriques agissent lentement, avec une force toujours insuffisante pour crever la croûte, et pour dégager ainsi les produits de l'ébullition interne. La force des alcaloïdes excitants demeure donc intacte, et on en peut sans peine calculer la valeur et les effets. Le seul inconvénient, qui est négligeable en présence de l'immense avantage offert par cette méthode, est un manque d'homogénéité dans le résidu ; en effet, pour conserver la différence d'état entre l'intérieur et l'extérieur de la goutte, il faut malaxer très superficiellement ; il y a donc un léger arrêt dans la production de la

fumée ; et on est obligé, au milieu de la pipe, d'accélérer et d'augmenter les aspirations.

Quant à la quantité matérielle de drogue dont se compose une pipe, cela est tout à fait indifférent ; on fume plus ou moins de pipes, suivant leur grosseur. Il est plus facile d'obtenir la régularité dans la cuisson et dans la production de la fumée, avec des pipes de moyenne taille. Ainsi, tremper l'aiguille, toujours de même calibre, chauffer la goutte recueillie ; et, avant l'ébullition, la tremper une seconde et dernière fois dans la drogue : tel est le moyen d'obtenir des pipes de valeur toujours égale, d'une cuisson et d'une absorption faciles.

Il ne reste plus qu'à déterminer le moment où il est bon de fumer. J'entends ici le moment utile pour l'expérimentateur et non pas seulement agréable pour l'hédoniste ; j'entends aussi que cette détermination s'applique seulement aux époques où l'on recherche l'accoutumance à l'opium, et la facilité de cette spéciale gymnastique ; car les absorptions faites directement en vue des expériences sont sujettes à d'autres règles. La fumerie en sortant de table est à la fois agréable et inutile : agréable, en ce qu'elle produit l'effet, singulièrement coordonné, de l'ingestion de l'alcool et de l'ingestion de la morphine ; inutile, parce que les puissances physiques, occupées au commencement de la digestion, opposent résistance à se départir de la fonction naturelle à ce moment, et aussi parce que cette lutte intérieure fournit un élément qu'il est impossible de doser.

La fumerie au bar, à jeun, est des plus énergiques

pour les résultats à obtenir ; mais elle est parfois très pernicieuse à l'économie générale ; puis le jeûne, commencé la nuit, doit forcément se rompre dans la journée ; et la rupture du jeûne interrompt les effets de la drogue.

Il est donc préférable de fumer au moment où la digestion, sans être terminée, est trop avancée déjà pour que l'opium puisse y faire obstacle, c'est-à-dire au moment où finit l'état caractérisé, chez les tempéraments sanguins, par l'embarras et l'engourdissement digestifs. Cet engourdissement superficiel cesse précisément au moment où l'estomac, n'ayant plus besoin du concours des forces physiques pour sa fonction particulière, les libère dans l'organisme général. L'opium vient à temps pour s'emparer de ces forces disponibles, et les projeter vers son but. De plus, le corps est matériellement assez soutenu pour donner un libre cours aux plus longues expériences. Enfin le moment en question coïncide avec l'arrivée de la nuit pleine, c'est-à-dire du repos, du silence et de la solitude, toutes choses agréables et utiles au fumeur expérimental.

J'ajouterai que, tous les jours ou tous les deux jours, il est bon de fumer à des heures correspondantes et à des intervalles réguliers.

Nous ne saurions rien ajouter de plus, dans la détermination de l'art de fumer. On sait à présent *tout* ce ce qu'il faut faire ; la pratique seule peut enseigner *comment* il faut le faire. L'agilité des doigts, la sûreté du coup d'œil, l'estimation du temps de cuisson sont des qualités qui doivent s'exercer naturellement, et

qui ne s'acquièrent qu'avec une longue habitude. On brûlera bien des gouttes, on gaspillera bien de l'opium avant de réussir et d'attacher au fourneau, du premier coup, une pipe digne véritablement d'être fumée. Mais tout ceci n'est qu'un apprentissage matériel. Et celui qui s'en trouverait rebuté ne serait pas digne de tourner cette page.

CONSEILS PRATIQUES

Les premières pipes donnent toujours, sinon des nausées, du moins un affadissement général ; il faut le surmonter. Quand un fumeur coutumier a cessé de fumer pendant un mois, les trois ou quatre premières pipes lui valent un malaise spécial, les pipes suivantes calment le malaise.

Mais il revient toujours après l'absorption, insuffisante pour telle expérience, d'une certaine quantité de fumée morphinique et thébaïnique : il faut alors s'arrêter et demeurer tranquille. Jamais il ne faut fumer jusqu'à l'impression du refroidissement du front ; il ne faut pas fumer, non plus, si on est contraint de s'exposer de suite après à l'air extérieur.

A mesure que les jours de fumerie s'avancent, le malaise peu à peu diminue ; il finit par complètement disparaître. Dans cette situation, le fumeur doit cesser de fumer, au moment où il ressent, par suite d'une circulation accélérée du sang, une titillation au bout des doigts. Ce symptôme physiologique est un précurseur de la satiété.

Lorsque le fumeur peut, indifféremment, sans être

nauséeux, fumer vingt, trente et cinquante pipes, lorsque surtout il peut cesser subitement de fumer sans ressentir le malaise du bâillement, du vide cérébral et de la crampe d'estomac, si redoutés des fumeurs ordinaires, alors il est parfaitement exercé, et prêt pour les expériences. Il faut, généralement, de six mois à une année d'exercices.

Voici les adjuvants qui peuvent faciliter ce travail et en hâter les résultats : absorption, d'abord de café par grands verres (deux ou trois par fumerie, au moment du malaise, pour le faire disparaître); puis absorption de thé très chaud, par toutes petites gorgées, sans sucre (thé de Chine ou de Ceylan, vert, bouilli avec l'eau).

Usage des parfums à dose moyenne, pendant la fumerie, jusqu'à demi-saturation : parfums ordinaires (papier d'Arménie, pastilles du sérail, encens), parfums médians (cannelle, benjoin, gingembre, badiane, thym, micocoulier), parfums supérieurs (santal, musc animal), parfums spéciaux (verveine, géranium indien, daturas). Cet usage est avantageux dans la période d'accoutumance; il est à peu près indispensable dans la période expérimentale; la désignation des parfums et leur dosage sont soumis à des prescriptions strictes, qui seront déterminées ailleurs.

MATGIOI.





PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

L'ANALOGIE [1]

LOGIQUE

Cette longue étude sur le Corps astral était indispensable pour faire comprendre cette constante recherche de l'occultisme, qui tend de toutes ses forces à déterminer les intermédiaires qui peuvent unir deux principes en apparence contraires.

Ainsi l'huile et l'eau sont considérées comme impossibles à mélanger intimement. A peine peut-on en faire une émulsion, dans laquelle les molécules se juxtaposent sans se mêler. Et, cependant, un peu de carbonate de soude suffit à transformer ces deux contraires en un savon parfaitement homogène. Tel est le rôle du Corps astral par rapport à l'huile spirituelle et à l'eau matérielle, dont il fait un savon vital. (Nous prions le lecteur d'excuser cette image technique.)

Tel est aussi le rôle de la méthode caractéristique de l'Occultisme : l'analogie, intermédiaire entre la

(1) Extrait du volume *Spiritualisme et Occultisme*, 2 fr. 50 chez Alcan.

déduction et l'induction, s'appuyant alternativement sur chacune des deux, sans s'astreindre aux règles spéciales de chacune d'elles. L'analogie est aussi liée à l'occultisme comme méthode que la peau est liée au corps.

Mais l'emploi de cette méthode demande un doigté tout spécial, pour ne pas tomber dans les excès de l'imagination, et un contrôle de tous les instants pour produire un résultat sérieux. C'est là que les nombres rendront des services sérieux, et c'est bien à tort qu'on n'a pas donné aux livres d'Euclide sur les nombres la gloire attachée à ses livres sur la géométrie.

La meilleure façon de montrer ce qu'est cette méthode analogique, c'est encore de l'employer dans de nombreux exemples, en discutant les résultats obtenus ; c'est ce que nous allons nous efforcer de faire.

*
* *

La loi générale de l'analogie est ainsi définie par le Trismégiste (qui est, pour nous, le nom collectif de l'Université d'Égypte) dans la *Table d'Émeraude :*

« Ce qui est en haut. . . . .
« est comme. . . . . .
« ce qui est en bas
« Pour accomplir le miracle de l'Unité. »

Remarquez bien que l'auteur de la *Table d'Émeraude* distingue absolument, et dès le début, l'analogie de la similitude, ce qui est la faute difficile à éviter pour les débutants. Une chose analogue à une

autre n'est presque jamais semblable. L'analogie de la constitution de l'homme en trois principes : esprit, âme et corps, et celle de la constitution d'un équipage en cocher, cheval, voiture, sont assez nettes pour permettre de résoudre de curieux problèmes, et Dieu sait s'il y a peu de similitude entre ces deux choses.

Aussi le Trismégiste dit-il : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. » Et il ne dit pas : « Ce qui est en haut est ce qui est en bas. »

Par là, il proteste d'avance contre l'accusation de Panthéisme, que les théologiens se sont toujours efforcés de porter contre les occultistes et qui est injuste.

Le premier enseignement de la *Table d'Émeraude* est donc l'analogie des contraires : haut et bas, qui possèdent un élément commun, dont la suite du texte hermétique détermine le caractère.

Le second enseignement, c'est le retour à l'unité de ces contraires, ou la synthèse unissant en elle toutes les antithèses inférieures, et c'est là le principe de la *Loi universelle* de Hoené-Wronski.

Telle est la première base théorique ; voyons maintenant les applications.

En premier lieu, il est préférable de s'élever du connu physique à l'inconnu métaphysique ou mieux du visible à l'invisible, pour établir une étude analogique. Cela semble une naïveté. Mais, en occultisme, l'invisible est aussi déterminé que le visible, et l'on peut, à son choix, rechercher les formes données au corps par l'esprit selon la formule astrologique dudit

esprit (ce qui est procéder de l'invisible au visible) ou rechercher le caractère astrologique de l'esprit d'après les formes du corps (ce qui est procéder du visible à l'invisible).

Cette dernière méthode est celle préconisée par Claude de Saint-Martin quand il dit : « Il faut étudier la nature d'après la constitution de l'homme et non l'homme d'après la nature. » En effet, d'après l'analogie et sa loi fondamentale, l'Homme, la Nature et Dieu sont analogues (mais non semblables), et les principes de l'un se retrouvent analogiquement dans l'autre, ce qui a fait dire que l'Homme était un petit monde ou mieux un monde en petit (Microcosme) et que la Nature était un grand monde ou un homme en grand et que tous deux reproduisaient la loi de la constitution divine : « Dieu a fait l'homme à son image. » Voilà l'analogie formulée dans la Bible, et voilà le point de départ de toutes les analogies entre le Créateur et la Créature, sans que jamais l'on puisse confondre l'un avec l'autre.

Posons maintenant un problème que nous allons tâcher de résoudre par diverses méthodes :

Quel est le rapport des trois segments de l'organisme : ventre, poitrine et tête entre eux ?

Le savant positiviste, procédant par induction expérimentale, étudiera les tissus, les humeurs, les groupes nerveux existant dans chaque centre, et de cette étude induira une réponse plus ou moins complète.

Le philosophe, procédant par déduction pure, déterminera quel lien hiérarchique existe entre les trois

éléments étudiés, et il en déduira des considérations plus ou moins générales.

Ces méthodes sont connues et inutiles à détailler. Voyons maintenant comment procédera l'analogiste.

En premier lieu, il posera ces trois éléments d'étude d'après leur hiérarchie brutale :

En haut :	La tête
Au milieu :	La poitrine
En bas :	Le ventre.

Cela fait, il cherchera tout de suite quelle est la représentation de chacun des segments dans les deux autres, puisque l'analogie nécessite un ou plusieurs termes identiques dans chacun des segments, termes qu'il s'agit ici de découvrir. Alors il dira :

Dans le ventre, il doit y avoir un élément caractéristique du ventre qui doit, de son côté, se trouver représenté dans les deux autres segments. Nous poserons donc :

1, élément propre au ventre ;
Ventre : 2, représentation du ventre dans la poitrine ;
3, représentation du ventre dans la tête ;

Il en sera de même pour le second segment, la poitrine, qui doit avoir un élément propre et la représentation de cet élément dans chacun des deux autres segments.

Cela nous amène à constituer un tableau analo-

gique de recherches en écrivant sur une première colonne verticale :

Tête
Poitrine
Ventre

Et sur une seconde colonne horizontale :

Ventre. . . . Poitrine. . . . Tête.

C'est une sorte de table de Pythagore, où les éléments d'étude jouent le rôle des nombres, et c'était là le véritable aspect de la table de Pythagore telle que l'employaient les initiés. Nous avons donc un tableau ainsi constitué :

Tète			
Poitrine			
Ventre			
	Tète	Poitrine	Ventre

L'analogie va nous permettre de remplir les places restées vides et qui représentent les éléments à découvrir — et cela d'une façon très simple. Il suffit de réunir dans chaque case vide les deux noms dont cette case est l'intersection. (Procédé de la table de Pythagore pour les nombres.)

La première colonne verticale sera ainsi remplie :

Tête	Tête dans la tête		
Poitrine	Tête dans la poitrine	-	
Ventre	Tête dans le ventre		
	Tête	Poitrine	Ventre

En procédant de même pour les deux autres segments, on obtient le tableau définitif suivant :

Tête	Tête dans la Tête	Poitrine dans la Tête	Ventre dans la Tête
Poitrine	Tête dans la Poitrine	Poitrine dans la Poitrine	Ventre dans la Poitrine
Ventre	Tête dans le Ventre	Poitrine dans le Ventre	Ventre dans le Ventre
	Tête	Poitrine	Ventre

Il nous reste maintenant à nous adresser à la physiologie et à l'anatomie pour remplacer par les noms des organes leur caractère donné par le tableau et, aussitôt, nous aurons déterminé l'analogie entre les contraires, c'est-à-dire :

La tête dans le ventre et le ventre dans la tête ;

La tête dans la poitrine et la poitrine dans la tête ;

La poitrine dans le ventre et le ventre dans la poitrine.

∴

Les noms scientifiques vont éclairer ces analogies d'une curieuse façon et montrer la rigueur de la méthode de recherches que nous adaptons à l'incertitude de l'analogie quand cette analogie n'est pas ainsi déterminée par les intersections de plusieurs éléments.

Pour être complet dans nos rapports, nous nous souviendrons que le visage est l'unité qui résume les divers aspects de la trinité précédente, et alors nous obtiendrons le tableau suivant, dans lequel les termes

Inférieur	remplace	le mot	Ventre ou Abdomen
Moyen	—	—	Poitrine ou Thorax
Supérieur	—	—	Tête.

et où la face synthétise le tout.

La tête dans le ventre ou le supérieur dans l'inférieur, c'est le plexus solaire ; tandis que le ventre dans la tête ou l'inférieur dans le supérieur, c'est les vaisseaux et ganglions lymphatiques de la tête.

Nous retrouvons là cette analogie entre les ganglions sympathiques et les ganglions lymphatiques, les premiers agissant pour la force nerveuse, comme les seconds agissent pour les réserves matérielles.

Nous trouverions de même d'autres curieuses analogies qui serviront de type d'étude à ceux qui voudront les étudier.

	COLONNE DU MONDE INFÉRIEUR (Ventre)	COLONNE DU MONDE MOYEN (Thorax)	COLONNE DU MONDE SUPÉRIEUR (Tête)	COLONNE DU MONDE SYNTHÉTIQUE (Face)
FACE	*Inférieur dans le Synthétique* Bouche (et goût)	*Moyen dans le synthétique* Nez (et odorat)	*Supérieur dans le Synthétique* Yeux sensitifs (vue) Oreilles (ouïe)	CENTRE DU MONDE SYNTHÉTIQUE Le Visage Toucher
TÊTE	*Inférieur dans le Supérieur* Vaisseaux et Ganglions lymphatiques de la tête	*Moyen dans le Supérieur* Carotides et artères cérébrales	CENTRE DU MONDE SUPÉRIEUR Cerveau et annexes	*Synthétique dans le Supérieur* Front Muscles moteurs des yeux Membres céphaliques ou maxillaire supérieur Larynx (Cheveux et barbe)
THORAX	*Inférieur dans le Moyen* Canal thoracique Vaisseaux lymphatiques	CENTRE DU MONDE MOYEN Cœur Poumons	*Supérieur dans le Moyen* Plexus cardiaque	*Synthétique dans le Moyen* Membres thoraciques N. pneumo-gastrique Seins
ABDOMEN	CENTRE DU MONDE INFÉRIEUR Estomac Intestins, Foie Rate (et annexes)	*Moyen dans l'Inférieur* Aorte abdominale Reins	*Supérieur dans l'Inférieur* Plexus solaire	*Synthétique dans l'Inférieur* Membres abdominaux N. pneumo-gastrique Organes génitaux

Si nous avons développé, comme exemple, le tableau se référant à l'homme, c'est pour montrer que la méthode analogique est applicable à nos sciences les plus techniques, comme la physiologie. Les applications les plus générales peuvent en être faites, mais elles ne seraient pas aussi démonstratives que celle que nous avons choisie.

Nous allons donner un tableau des trois grands principes étudiés par Claude de Saint-Martin : Dieu, l'Homme et l'Univers :

	Dieu	L'Homme	L'Univers
Dieu	Dieu en Dieu lui-même	L'Homme en Dieu	L'Univers en Dieu
L'Homme	Dieu en l'Homme	L'Homme en lui-même	L'Univers en l'Homme
L'Univers	Dieu en l'Univers	L'Homme dans l'Univers	L'Univers en lui-même

Chacune de ces sections formerait l'objet d'une étude particulière. Observons seulement que l'occultisme enseigne l'Unité de Dieu en Lui-même et sa Personnalité propre en dehors de l'Univers et de l'Homme.

Ainsi est réfutée dès maintenant l'accusation de

panthéisme portée par les théologiens contre l'occultisme.

L'occultisme étudie en effet successivement le matérialisme, le panthéisme, le déisme pour constituer leur synthèse en déterminant le terme supérieur qui peut les unir dans la mathèse absolue.

*
* *

Lorsque, dans nos applications d'un tableau analogique, nous avons comparé la constitution de l'homme en esprit, âme et corps, à celle d'un équipage en cocher, cheval et voiture, on nous a objecté que cette comparaison ne serait plus vraie pour tout autre appareil moteur, comme une locomotive par exemple.

Cette objection nous a été faite par le R. P. Bulliot à l'ancienne Société d'études psychiques, présidée par le chanoine Brettes et où des théologiens devaient se rencontrer avec des adeptes des sciences contemporaines.

Pour répondre à cette objection et aux autres de même ordre, nous prendrons la liberté de donner trois tableaux en apparence futiles : l'équipage, la locomotive et la bicyclette.

Les occultistes un peu avancés pourront appliquer ces tableaux à des analogies très intéressantes et d'un tout autre ordre.

Nous insistons sur la constitution des tableaux analogiques pour éviter aux étudiants bien des mécomptes et des déboires, car la découverte du terme scientifique exact, répondant, d'une part, à sa place

Équipage	Cocher	Cheval	Voiture
Cocher	Cocher lui-même *Tête, Thorax Ventre*	Union du Cheval et du Cocher Mors Tête du Cheval	Union de la Voiture et du Cocher Place du Cocher ou Tête de la Voiture
Cheval	Union du Cocher et du Cheval Guides et bras du Cocher	Cheval lui-même *Pattes, Corps Tête*	Union de la Voiture et du Cheval Place du Cheval ou Corps de la Voiture
Voiture	Union du Cocher et de la voiture Siège, Jambes et Freins	Union du Cheval et de la Voiture Brancards et Corps	Voiture elle-même Châssis Brancards Roues

La Locomotive	Mécanicien	Moteur	Voiture
Mécanicien	Mécanicien lui-même	Union du Moteur et du Mécanicien Manomètres et soupapes Robinet d'action	Union de la Voiture et du Mécanicien Place du Mécanicien
Moteur	Union du Mécanicien et du Moteur Commande de la Vapeur	Moteur lui-même Chaudière-Piston et Bielle	Union de la Voiture et du Moteur Place du Moteur
Voiture	Union du Mécanicien et de la Voiture Freins et robinet des freins	Union du moteur et de la Voiture Bielles agissant sur les Roues	La Voiture elle-même Châssis Place du Moteur Roues

dans le tableau au croisement des deux termes générateurs et, d'autre part, étant analogique de son contraire, demande des recherches tout à fait personnelles et laisse peu de place à l'invention purement imaginative.

Quand on a dressé les tableaux de plusieurs principes, on peut passer à un exercice encore plus intéressant : c'est le rapprochement de chacun des principes avec tous ses analogues dans les autres tableaux.

Ainsi on peut rapprocher de la manière suivante tous les tableaux à trois termes que nous avons donnés jusqu'ici.

Principes	Dieu	Homme	Univers
Homme	Esprit	Ame	Corps
Corps humain	Tête	Thorax	Abdomen

Équipage	Cocher	Cheval	Voiture
Locomotive	Mécanicien	Moteur	Voiture
Bicyclette	Cycliste	Moteur	Bicyclette



On détermine ainsi la clef réelle des tableaux analogiques à deux, trois, quatre, cinq, sept et douze termes donnés par Agrippa dans sa *Philosophie occulte*. Chacun de ces termes peut, à lui seul, donner lieu à un tableau analogique, et tous les termes placés dans la même case des divers tableaux sont strictement analogues entre eux.

Ainsi l'analogie vient appuyer la déduction et l'induction dans tous les ouvrages occultistes. La grande difficulté pour l'emploi de cette méthode est, comme nous l'avons dit, de ne pas confondre l'analogie avec la similitude et de ne pas croire que deux choses analogues sont forcément semblables : ainsi le cerveau et le cœur sont analogues en occultisme, et ils sont loin d'être semblables. Cela tient à la doctrine des correspondances, dont nous avons dit un mot. Ce sont les choses placées dans une même colonne de correspondance qui sont analogues, et le caractère de l'analogie est déterminé par le sens général de la colonne tout entière.

Ainsi, d'après l'anatomie philosophique de Malfatti de Montereggio, l'estomac, le cœur et le cerveau jouent le rôle d'embryons respectivement à chacun des trois centres : abdominal, thoracique et céphalique, dans lesquels ils sont contenus. Ces organes sont donc analogues entre eux d'après cette fonction. Mais on peut aussi établir leur analogie d'après d'autres éléments d'appréciation. Si nous considérons en effet ces trois organes au point de vue de leur fonction générale, nous constaterons que le premier reçoit directement du monde extérieur des aliments ; le

second, de l'air atmosphérique; et le troisième, des sensations. Il y a donc analogie au point de vue de la réception directe d'un apport extérieur, et cette analogie des trois éléments d'apport : les aliments, l'air et les sensations, est également entre eux, car l'analogie de deux choses entre elles determine l'analogie de toutes les constituantes de ces deux choses. On voit l'élasticité considérable de cette méthode qui, sous son apparente simplicité, est très difficile à manier avec sagacité et précision.

L'analogie est la méthode théorique que les occultistes réservent à leurs recherches concernant le plan physique et le monde des lois.

Elle ne permet que d'avoir des lumières de seconde main sur le monde des principes et sur les causes premières. Pour pénétrer dans ce plan, les occultistes avancés dans la pratique possèdent une méthode de vision directe dans le monde invisible, jadis cultivée avec soin dans des écoles de prophètes, puis utilisée par les extatiques et les mystiques et conservée seulement, de nos jours, par quelques rares adeptes des sociétés chinoises, des fraternités brahmaniques ou par des envoyés des plans supérieurs. Ici encore, l'occultisme, qui nous était apparu presque comme un simple système philosophique, échappe brusquement à la méthode générale, pour faire appel aux mystérieuses pratiques auxquelles il doit son nom et aussi beaucoup de ridicules calomnies répandues sur son compte par les ignorants et les sectaires. Cette seconde méthode a été presque exclusivement utilisée pour les recherches concernant l'âme et

ses transformations après la mort, ainsi que les êtres spirituels qui peuplent les divers plans invisibles de l'Univers. Apollonius de Tyane, Jacob Boehm, Swedenborg sont, avec Claude de Saint-Martin et son maître de Pasqually, les plus connus des philosophes ayant employé cette méthode, ce qui les a fait classer parmi les mystiques.

L'union de l'analogie et de la vision directe a donné naissance à l'emploi des Nombres et des Symboles tel que le pratiquent les occultistes. En effet, pour éviter les erreurs auxquelles pouvait prêter l'emploi hors de propos de l'analogie, la kabbale est venue donner un précieux instrument de contrôle dans les nombres et leur conception symbolique. Chaque nombre répond, en effet, à une idée et à un hiéroglyphe caractéristiques, si bien que les lois des combinaisons des nombres vérifient la combinaison des symboles et des idées. On trouvera, dans les ouvrages des Pythagoriciens et dans les livres d'Euclide consacrés aux nombres (1), qui se sont particulièrement voués à ce genre d'applications, d'intéressants renseignements à ce sujet. Plutarque en a résumé quelques-uns dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*. C'est par ce traité que nous avons notion des nombres triangulaires et losangiques admis par les occultistes au même titre que les nombres carrés ou cubiques. Il en est de même des opérations arithmétiques courantes, auxquelles les occultistes ajoutent :

1° L'addition théosophique, qui consiste, étant

(1) Traduction Peyrard en 3 vol. in-4, vol. I.

donné un nombre quelconque de 1 à 9, à additionner tous les nombres, depuis l'unité jusqu'au nombre considéré. Soit, par exemple, le nombre 5; pour avoir son addition théosophique, on additionnera 1, 2, 3, 4 et 5, c'est-à-dire tous les nombres de 1 au nombre considéré 5. Cela donnera 15. Le nombre 4 donnerait, par le même procédé, 10.

2° La réduction théosophique, qui consiste à réduire les nombres composés de deux ou plusieurs chiffres en nombres d'un seul chiffre, par l'addition successive de tous les chiffres constituant le nombre, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un seul chiffre. Exemple : le nombre 25 se réduit à $2 + 5 = 7$; le nombre 34.224 se réduit successivement de la façon suivante : $3 + 4 + 2 + 2 + 4 = 15$; $15 = 1 + 5 = 6$; donc 34.224 égale 6 en ultime réduction.

Claude de Saint-Martin, dans son livre sur les Nombres, appelle racine essentielle le résultat de l'addition théosophique, et il en fait le complément des racines carrées et des racines cubiques.

Pour terminer ce rapide aperçu sur les Nombres, il nous reste à rappeler le sens des plus couramment utilisés, au point de vue symbolique, par les occultistes.

1. Le principe positif. — 2. Le principe négatif. — 3. Le premier terme équilibré, résultant de l'action des deux principes précédents. — 4. La première forme matérielle. — 5. Action du principe actif (1) sur la forme (4), la vie. — 6. L'équilibre des forces, les deux courants involutif et évolutif de la nature, figurés héroglyphiquement par le sceau de Salomon.

(Deux triangles entrelacés et à sommets opposés.) — 7. Action de la force équilibrante (3), sur la forme (4), premier terme parfait. — 8. Équilibre des formes, justice. — 9. Triple ternaire, symbole des trois plans matériels. — 10. Action du principe actif sur le néant (o). Première création complète, image et modèle de toutes les autres.

Nous arrêterons ici ces exemples, qui pourraient être considérablement développés. Chaque nombre a, en effet, au moins trois sens avec des adaptations diverses aux divers plans. Les Kabbalistes ont spécialement travaillé cette question...

PAPUS.

ÉTUDES TENTATIVES

(*Suite et Fin*)

L'AMOUR DIVIN

L'amour divin est peut-être la chose dont on parle le plus et à laquelle on pense le moins. On est si habitué de dire que Dieu nous a sauvé par amour, qu'il est rare qu'on y pense, ne fût-ce qu'un moment, d'une manière intime et positive.

Au cours de ces études que nous avons entreprises nous avons laissé de côté cet aperçu de l'Être Omniprésent jusqu'à notre dernier moment.

Il fallait montrer à nos lecteurs que nous considérions Dieu comme entité pratique et vivante que nous sommes appelés à suivre et à refléter, et non comme un songe éloigné qui pourrait attirer nos regards éblouis.

Or, voici en quoi consiste, à notre avis, la preuve réelle de l'amour de Dieu, c'est en ce que sa révélation est mobile, en ce qu'elle nous suit et s'adapte toujours à notre état actuel et individuel.

Ceci n'est point une thèse, ou une promesse éloignée, c'est la vie qui nous alimente de jour en jour, c'est l'amitié cachée d'un Être infiniment puissant qui, aussitôt qu'on l'appelle, répond : « Je suis là ». Quel Être, quelle amitié, dira-t-on. Celle du Dieu tout-puissant qui s'est toujours incarné parmi nous. Se transformant à nos yeux ainsi qu'un rêve de merveilles, et cependant toujours infiniment supérieur à nos attentes, Dieu reste toujours fidèle à sa Nature divine.

Il s'adapte infiniment à nos besoins.

Nous dira-t-on que cela est chimère, que nous n'en savons rien, à part le sacrifice de Jésus-Christ dont nous ne connaissons que quelques traits trop souvent estropiés par le temps, l'usage qu'on en fait et surtout dénaturés par le fait même de leur transmission ? Dira-t-on que la vitalité active manque à ce Dieu qui se tient au loin et laisse souffrir, seule, cette humanité pervertie qui attend son jugement ?

Nous ne le croyons pas. Si l'humanité doit être sauvée, le principe qui la sauve doit être au milieu d'elle. Le Christ a-t-il fini son œuvre ? Regardons

autour de nous, et la réponse vraie ne manquera pas de nous sauter aux yeux. Avant que le Sauveur ne vînt sur cette terre, il y eut des prophètes en qui le Saint-Esprit préparait son œuvre ; or pourquoi maintenant n'y en aurait-il pas aussi bien ! L'Esprit qui séjourne en Jésus-Christ, qui est vivant, ne mystifie point ceux qui s'approchent en adorant. Si Dieu est en nous, combien plus n'enverra-t-il pas quelqu'un pour nous guider qui soit en Lui ?

Serait-il possible qu'un tel homme se tienne sur la terre sans que tous ses habitants le sachent et se précipitent vers lui ?

Toute la terre a-t-elle connu Jésus-Christ ? Non, loin de là, car nous ne sommes, chacun d'entre nous, attirés que vers les centres d'idées, de convictions, de vies qui sont les plus fortes en nous-mêmes. Il ne dépendra donc point du hasard ou de la bonne chance de tel ou tel individu qu'il soit mis sur la route d'un guide céleste incarné, mais de son propre cœur et de ce que son cœur a aimé.

Pour nous Dieu ne manque pas d'actualité, car, s'il nous donne notre pain quotidien tous les jours ; si ce qui est dans l'ordre physique est aussi dans l'ordre moral et que le soleil matériel nous éclaire journellement, combien plus ne nous laissera-t-il pas sans indications directes et pressantes dans le domaine de nos âmes ?

Il est rare que quelqu'un désire l'actualité divine. Un Dieu spectateur est plus à notre goût qu'un directeur vivant de nos plus petits actes. Les églises sont vides, et ceux qui ont le cœur souffrant (nous parlons de la

majorité et non de la minorité) n'y vont point chercher ce que réclame en eux la soif de Vérité. Nous sommes modernes, il nous faut l'actualité. Ceux qui nous parlent de Dieu, de la religion n'ont pas la vie nécessaire pour rassasier nos âmes. On nous dit que la vérité n'est renfermée que dans cette seule manifestation du Sauveur et que, pour recevoir l'Esprit, il faut être parfait. Or, croyez-vous que le Consolateur qui doit préparer la vie à l'Esprit viendra se mettre devant le monde en confusion et que d'un coup tous les « bons », qui sont encore des mauvais, tomberont à genoux et, l'adorant, seront reconnus par Lui pour siens ? Ne serait-ce pas plutôt que Celui qui, d'après les propres paroles du Sauveur, *prendra du sien pour nous en donner*, viendra comme Lui consoler et attirer vers Lui les gens *individuellement*, et dans l'ombre de cette vie affairée qui l'ignore ?

Seul à seul, dans la solitude du désespoir ceux qui auront reçu l'aide demandée à un homme qui passa près d'eux reconnaîtront peut-être qu'il fut un envoyé du Ciel.

Pour nous, humains, il existe des théories; pour Dieu Omniprésent *tout est pratique*. Une à une ses créatures le reconnaîtront, non pas en troupeau bruyant et sûr de lui-même, mais dans la solitude suprême du cœur humain. Si cela était autrement, il faudrait des phénomènes pour faire croire, des représentations pour former l'âme à voir, sans connaître. Or tout ceci est étranger à l'amour de Dieu, et la seule preuve réelle de ce que nous avons acquis réside dans l'intensité de la conviction que comporte notre être

personnel. Cette conviction-là ne dépendra plus des faits extérieurs, ni des démentis matériels accumulés contre elle, — cette conviction-là aura la vie par elle-même, car elle ne peut découler que du Chef de toute vie.

Il est une chose qui souvent ébranle notre foi dans le Bien et par conséquent en Dieu, c'est la suprématie du mal invisible sur le Bien. Nous oublions qu'une lutte engagée peut comporter la victoire, malgré les défaites qui à prime-abord semblent fixer l'arrêt de sa destinée. Dieu tire parti du mal en le mêlant au bien. Le bien existe, le mal passe à travers lui. Le mal évolué et inondé de lumière devient le bien aussi intense que sa force primitive en mal le lui permet.

Si nous avons en nous une étincelle divine, c'est afin qu'elle travaille les substances ténébreuses qui lui sont échues en partage et que, les ayant rendues lumineuses, elle retourne avec elles à l'Harmonie céleste.

La différence entre l'amour humain et l'amour de Dieu consiste en ce que nous avons presque toujours une raison égoïste dans nos attachements ; tandis que le Ciel nous aime *toujours* et *partout* pour notre but final et pour ce que nous sommes momentanément.

Que nous soyons bons ou que nous soyons mauvais, il nous aime tous indifféremment, mais nous ne le voyons pas encore.

ZHORA.

TABLEAU MYSTÉRIEUX

On montre à Washington un tableau mystérieux représentant le Christ, peint par Henry Hammond Ahl. Ce tableau, qui n'est pas terminé, attire la plus grande attention. D'après le représentant à Washington du journal de Springfield, l'*Union*, cette peinture intrigue savants et hommes du monde. On la connaît sous la désignation de : « A l'ombre de la Croix » et son histoire est aussi intéressante que sa production est inexplicable.

Après avoir étudié dans les centres artistiques de l'ancien monde, M. Ahl était rentré en Amérique et avait établi son atelier à Springfield, Mass., où, pendant quelque temps, il peignit des portraits et des paysages. Sur le conseil de quelques amis, il tourna son attention vers les sujets religieux, et commença entre autres un portrait du Christ de grandeur naturelle. Il ne réussit pas à réaliser son idéal, et cette ébauche interminable finit par devenir pour lui une cause de chagrin.

Parmi les visiteurs de son atelier se trouvait un conférencier pour sujets bibliques, très connu, qui s'intéressa profondément à ce tableau, et essaya de faire comprendre à l'artiste l'aspect du Christ, tel qu'un rêve saisissant le lui avait montré. L'artiste chercha vainement à reproduire cet idéal, et il y avait renoncé, quand la vision se retraça soudain à son esprit. Il commença aussitôt à faire un tableau du Christ très frappant.

Désireux de savoir ce que le conférencier en dirait, il l'envoya chercher. Dès que celui-ci fut entré dans l'atelier, il s'écria : « Eh bien ! vous avez peint le Christ tel que je l'ai vu ! »

Peu de temps après, M. Ahl eut affaire à son atelier pendant la nuit et il fut étonné en s'apercevant que son tableau était visible dans l'obscurité, que le Christ sem-

blait marcher à la clarté de la lune, et qu'au-dessus et derrière lui se voyait une croix.

Sa première idée fut que la lune donnait sur le tableau à travers quelque fenêtre et que la croix était un effet d'ombre. Puis il se rappela qu'il n'y avait pas de lune ce soir-là. Il n'entrait pas dans l'atelier un seul rayon de clarté du dehors et pourtant le tableau brillait d'une lumière douce. Il n'avait pas songé à mettre de croix dans son tableau et cependant la croix était là, bien visible, à la lueur propre de la peinture. Ce phénomène était inexplicable. Les peintures employées étaient des couleurs usuelles. Il fut si profondément impressionné qu'il ne toucha plus à son tableau, qui est resté inachevé jusqu'à ce jour.

Cette peinture fut achetée par un médecin de Washington et emportée dans cette ville, où elle fut montrée à des savants qui reconnurent l'impossibilité de donner aucune explication. Elle est exposée publiquement et a été le sujet de bien des sermons. Un ministre protestant disait : « Ce tableau est ce que j'ai vu de plus étonnant ; que ce soit par suite d'un hasard merveilleux ou que ce soit un prodige, il fera plus pour attirer l'attention sur le Christ que tout ce qui s'est produit à notre époque. »

A la lumière ordinaire le tableau représente une figure du Sauveur debout de grandeur naturelle, vêtu du simple vêtement des Galiléens, une main sur la poitrine, l'autre pendante sur le côté. Dans l'obscurité, la figure semble marcher dans un clair de lune. Elle paraît se mouvoir. Le visage, les vêtements, les mains ressortent avec une clarté étonnante. Derrière ce Christ, qui semble vivant, on voit une croix bien dessinée.

Le tableau est exposé dans une chambre dont toute lumière est exclue par d'épais rideaux sombres. Quand on entre, on ne voit tout d'abord rien. L'introducteur explique que, par suite de l'éclat de la lumière du dehors, il faut environ cinq minutes pour distinguer quelque chose ; mais au bout de ce temps l'œil s'habitue à l'obscurité, la lueur apparaît, et si l'on regarde le tableau avec attention, on perçoit tous les détails. Le phénomène se produit, littéralement.

Il n'y a pas d'artifice, et il ne peut y en avoir. Toute

lumière est éteinte, et les spectateurs intrigués examinent minutieusement, et peuvent tourner tout autour, en promenant leurs mains derrière, devant, sur le cadre, pour tâcher, mais inutilement, de découvrir le secret.

M. Ahl voudrait bien le connaître, ainsi que le propriétaire du tableau, car, s'il est possible de mêler aux couleurs une substance qui les rende lumineuses pendant des années, la fortune de celui qui trouvera ce secret est faite. Mais M. Ahl n'a jamais été capable de refaire un tableau doué des propriétés de son fameux : « A l'ombre de la Croix. »

Le plus merveilleux reste à dire. C.-H. Claudy, qui habita autrefois Springfield, et qui maintenant est directeur de « l'Inventeur américain », s'est intéressé à ce tableau à un point de vue scientifique, et est parvenu à le photographier à sa lueur propre. Il a prolongé l'exposition pendant 36 heures, et au développement la peinture est apparue telle qu'on la voit dans le jour, sans la croix. — *Light of Truth*.

(*Revue spirite*, avril 1902.)

SHAKESPEARE

Dieu, dit-il, est l'invisible évident.

Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde.

Nous qui parlons ici, nous ne croyons rien hors de Dieu.

Cela dit, continuons.

Dieu crée l'art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait; il n'en a pas d'autre.

Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par « un Alleur », un Esprit.

Disons-le à ce propos, car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ç'a été une bizarre erreur

de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem*. L'œuvre semble surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain ; dans l'antiquité le trépied, de nos jours la table. La table n'est autre chose que le trépied revenant.

Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moise et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

D'autre part, la table, tournante ou parlante, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonctions de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen, nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit, comme un autre, à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant XVIII de l'*Iliade*, en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'ex-

plication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires et résistaient à leur maître, et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allassent pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose*, à propos de la grande conspiration des sorciers du IVe siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était couverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux, *ex diversis metallicis materiis fabrefacta*, comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène toujours rejeté et toujours reparaissant n'est pas d'hier.

Du reste, quoi que la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration des poètes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme. La racine plonge dans la terre ; le cerveau plonge en Dieu :

C'est-à-dire dans l'infini.

Ceux qui s'imaginent — il y en a, témoin ce Forbes — qu'un poème comme *le Médecin de son honneur ou le roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

Donc écartons le trépied. La poésie est propre au poète. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite, soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend ; mais ne diminuons pas les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont pas nécessaires ; laissons au cerveau ce qui est au cerveau

et constatons que l'œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.

Tout cela ne peut qu'exciter la curiosité du public à connaître le contenu des fameux cahiers de Jersey. Espérons que M. Paul Meurice, qui les a en sa possession, consentira bientôt à satisfaire cette curiosité.

(*Echo du Merveilleux*, 15 mars.)

Nécrologie

Le vicomte de Torres-Solanot, né *à Madrid le* 20 *janvier* 1840, est mort à 5 heures de l'après-midi, le 24 janvier 1902.

Ce fut le dimanche 26 janvier, à 10 heures du matin, qu'eurent lieu les obsèques solennelles de notre inoubliable frère. Les six cordons du poèle étaient tenus par les senors Almasqué, représentant la « Revista »; Estapa, pour la « Union Kardéciana »; Duran, ami intime ayant recueilli le dernier soupir du vicomte; Brunet, pour le « Centro Barcelonès »; Palasi, pour la presse spiritiste; et Roca, pour les groupes de la région.

Sur le char étaient déposées deux magnifiques couronnes de fleurs naturelles : l'une de la part de la famille et l'autre des spirites; cette dernière avec un beau nœud de ruban moiré couleur bleu ciel.

En tête du cortège marchaient : un neveu du vicomte; Senor Fernandez, comme exécuteur testamentaire; Don Féliciano Oliveras et Don Jacinto Esteva (père) représentant son fils, président de « La Union » et du « Centro Barcelonès », qui n'a pu y assister par suite de la désincarnation de sa belle-sœur, Maria Grau, dont l'enterrement devait avoir lieu le soir du même jour.

Ont assisté aux obsèques de nombreux délégués parmi lesquels nous nous rappelons ceux des cercles : « Fraternidad « et « Aurora », de Sabadell; « La Esperanza » de Saint-Martin; « La Union Fraternal » de Manresa; « La Buena Nueva » de Gracia; « La Fraternidad Humana » et la revue *Lumen*, de Tarrassa; « La Sociedad Pro-

gresiva Femenina » ; la « Logia Constancia », etc., etc.

Avant de déposer dans le tombeau la dépouille corporelle de notre estimé ami, plusieurs discours furent prononcés par les frères Fernandez, Puigdoller et Aguarod, et par Amalia Domingo.

(Le *Progrès Spirite*, mars.)

*
* *

Jules-Stanislas Doinel, l'ancien patriarche gnostique, vient de mourir à Carcassonne. Quels qu'aient pu être ses errements, nous n'avons à nous souvenir ici que de la sincérité et de la foi idéaliste de notre ex-collaborateur. Que la Lumière divine l'éclaire dans l'Au-delà !

REVUES ET JOURNAUX

Rosa Alchemica semble se vouer à l'étude de l'astrologie ; signalons spécialement les études savantes de M. Paul Flambart. Dans l'*Echo du merveilleux*, lire les intéressants travaux physiognomoniques de Genia Lioubow, les faits de sorcellerie anciens et modernes. Dans le *Mercure de France* (avril), le Rituel et Code ésotérique de la Société secrète du Baxen par Léon Charpentier. Très bonnes théories de Gabriel Delanne sur le somnambulisme avec glossolalie dans sa *Revue scientifique et morale du spiritisme* (mars et avril).

Reçu la *Revista magnetologica* (mars 1902), la *Revue maçonnique* (avril), la *Paix universelle*, la *Résurrection*, la *Revue des Études psychiques*, le *Moniteur des Études psychiques*, *Die Ubersinnliche welt* et *Der Theosophischer Wegweiser*. Les étudiants qui s'intéressent au développement de la volonté liront avec fruit la revue de M. K.-S. Guthrie, de Lamott (Pa. U. S. A.) : *The Prophet*. Dans l'*Islamic World*, une biographie complète de John Yarker. *The Star of the Magi* publie des traductions du français et des renseignements d'astrologie intéressants ; *Psychic et occult Views* de Toledo s'occupe surtout de

bibliographie et de volonté. Dans le *Theosophist* (février et mars) un article de W.-A. Mayers sur le Christ considéré comme un adepte.

Nouvelles diverses

Notre ami et collaborateur Edgar Jegut a donné dernièrement une conférence très applaudie, dans la salle du *Spiritualisme moderne*, sur l'idée de l'immortalité chez les sauvages.

*
* *

Le dimanche 30 mars a été célébré au Père-Lachaise le 33e anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

ORDRE MARTINISTE

Le développement de l'Ordre croît aux États-Unis, en Suisse, au Danemark et en Italie.

Les loges de Paris redoublent d'activité à la fin de cette session et les initiations s'y font en grand nombre.

LIVRES REÇUS

Drs Laurent et Nagoure. — *L'Amour et l'Occulte*, in-18, chez Nigot.

Erich Bohn. — *Le Médium Anna Rothe à Zurich*, br. in-8 (extr. de *Nord und Süd*).

Le Gérant : Encausse.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

AVIS A NOS LECTEURS

Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l' **Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 ou 30 francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.

On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF,** 50, *Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge l'acheteur.*

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.